

LE DEVOIR  
LE DEVOIR  
LE DEVOIR  
LE DEVOIR  
LE DEVOIR  
LE DEVOIR

# le plaisir des livres

**Champigny**  
Librairie Champigny  
4474, rue St-Denis  
Montréal (Québec)  
844-2587  
Ouvert de 10h à 21h  
JOURS  
Offrez-vous 20% de rabais en commande

Montréal, samedi 24 février 1990

## Les îles mystérieuses de Francine D'Amour

GUY FERLAND

**I**MAGINEZ des îles paradisiaques où il n'y aurait pratiquement pas de verdure. Des îles du bout du monde, entre le Sud et le Nord, entre la Grande Ourse et la Croix du Sud. Des îles hors du temps, sur lesquelles les espèces perdurent malgré les cataclysmes humains.

Ces îles font partie de l'archipel Galapagos et elles sont les figures mythiques du deuxième roman de Francine D'Amour, *Les jardins de l'enfer*.

« Je suis partie de ces îles, pour composer mon roman, parce que je les avais déjà visitées et j'étais tombée en amour avec leur beauté désolée, raconte l'auteur. Elles représentent un lieu magique, unique au monde, que Darwin a exploré et nommé *Les jardins de l'enfer*, pour en faire ressortir toute la contradiction. Il a déjà dit de ces îles que si on cultivait l'enfer, ça ressemblerait à cet endroit. Aujourd'hui, ces îles, qui abritent la mission scientifique Darwin, sont sous la protection de l'UNESCO. Je ne voulais pas en faire un simple décor, mais un élément essentiel de l'intrigue romanesque. »

Le premier personnage qui gravite autour de ce lieu magique a pour nom Gabriel Langevin. « Il fallait trouver un moyen pour faire atterrir quelqu'un à cet endroit, sans qu'il soit un touriste de passage. Quelqu'un qui a coupé les amarres avec sa vie passée. C'est ainsi que Gabriel est né et avec lui son drame. »

Car il faut parler de drame, même si, lorsqu'on pose les premiers pas dans *Les jardins de l'enfer*, toute l'action est déjà passée. Francine D'Amour, comme dans *Les dimanches sont mortels*, crée d'abord une atmosphère et des personnages denses qui palpitent sous sa plume. Véritable tour de force de son écriture superbe, il n'y a pas de dialogues dans ses deux romans, même si on a toujours l'impression que tous les personnages nous parlent.

« J'écris ce qui se passe dans la tête de mes personnages avant tout, avoue l'auteur. Les idées ne me viennent pas par l'action d'abord. Je fais des monologues intérieurs parce que les personnages expriment ainsi plus de choses que ce qu'ils pourraient dire par les dialogues, un peu comme dans la vie. » C'est peut-être ça, la manière Francine D'Amour.

Quoi qu'il en soit, *Les jardins de l'enfer* raconte, à travers la métaphore des îles Galapagos, une relation de dépendance qui s'effiloche entre Gabriel et deux enfants terribles. La référence à Cocteau est explicite et voulue. Comme plusieurs autres, « parce que j'aime les livres qui parlent des livres ».

« Gabriel, au début du récit, a quitté son appartement, son emploi et ses deux amis parce qu'il avait peur d'être avalé, explique l'auteur. Son amour envers les deux adolescents, Marianne et Alexis, était absolu. Il tolérait toutes leurs bêtises. Et c'est dans l'éloignement, lorsqu'il pense les abandonner totalement, qu'il s'approche le plus d'eux. »



Francine D'Amour

D'ailleurs, Francine D'Amour avait pensé intituler son roman *L'abandon*. « Il y a dans le mot abandon les deux composantes de l'état d'âme de Gabriel : abandonner et s'abandonner. »

Ces deux éléments, moteurs du drame, sont illustrés par les deux niveaux du récit. Dans le premier, Gabriel Langevin s'adresse à ceux qu'il a laissés. Cela obligeait l'utilisation du 'vous' et du dédoublement dans la narration. Dans le second, le narrateur décrit la vie de Marianne et d'Alexis, en passant par celles de Bernadette et de la chatte Aurore. Il y a là plusieurs contraintes d'écriture que Francine D'Amour affectionne particulièrement.

Et comme si ce n'était pas assez, le roman est construit en miroirs. « Tous les épisodes se renvoient les uns aux autres, constate l'auteur. Gabriel devient peu à peu comme les jumeaux, il bouge de moins en moins. La fin de la chatte préfigure la fin de Gabriel, et même les rochers rappellent les personnages séparés. L'omniprésence de la nourriture, dans toutes les parties du récit, illustre un des thèmes du roman : il y a ceux qui mangent et ceux qui sont bouffés. Et Bernadette est comme le reflet de Gabriel. »

L'attrait particulier du roman provient également des personnages mystérieux des deux adolescents indolents. « Ce sont les personnages qui me ressemblent le plus, s'exclame l'auteur avec une moue pudique. Ils sont nonchalants, maladroits et ils aiment se laisser vivre », dit-elle en souriant.

« Ils sont tous les deux des déclencheurs dans la vie de personnes blasés du quotidien, poursuit-elle. Ils ne semblent pas avoir de passé ni d'avenir,

mais je les trouve touchants et drôles par leur narcissisme et leur désespoir. Dans un sens, ils sont intrinsèques parce qu'ils n'acceptent absolument pas de faire des choses insignifiantes. Ils aspirent à de grandes choses, mais ils ne semblent pas pouvoir fournir l'effort nécessaire. Et ce qui séduit chez eux, c'est leur beauté incomparable. »

Finalement, la chatte Aurore est celle qui souffre le plus dans toute cette histoire d'amour à plusieurs composantes. « Les passages relatant les pensées de la chatte Aurore ont été les plus faciles à écrire. Peut-être parce que j'ai une chatte Aurore ? C'est en tout cas la grande amoureuse. La seule qui rejette sur elle-même la cause du départ de Gabriel. Elle est, pour moi, la figure mystérieuse qui illustre le mieux la conscience du drame qui s'est déroulé. »

Pour amalgamer tous ces éléments dans une trame serrée — personnages et les îles de l'Archipel Galapagos —, Francine D'Amour s'est fié à son écriture. « Ma préoccupation principale demeure toujours l'écriture. J'ai mis deux ans à composer ce récit, dont une année à temps plein. J'écris d'une façon particulière : je corrige au fur et à mesure. Lorsque je ne suis pas entièrement satisfaite d'une ligne ou d'un paragraphe, je ne peux pas passer à l'autre. Ce qui retarde quelques fois la rédaction, mais je ne connais pas d'autre manière de composer. »

De toute façon, ce que tout lecteur retient finalement d'un auteur, c'est son style. Proust, Kafka, Miller, Kundera, etc., en témoignent. Et Francine D'Amour a, indéniablement, un style à elle qui s'affirme dans *Les jardins de l'enfer*.

## Jeanne Bourin pérégrine du Moyen-Âge



MARIE LAURIER

**J**eanne Bourin n'a pas fini de ratisser le Moyen-Âge : « J'en ai encore pour une vingtaine d'années », nous dit en entrevue celle qui a inventé le mot « pérégrine » et qu'elle a choisi pour le titre de son dernier roman historique qui raconte les péripéties, ou si l'on préfère pour les besoins de la sémantique, les pérégrinations des premiers croisés de la fin du premier millénaire à la reconquête du tombeau du Christ.

Médiéviste de pointe, Jeanne Bourin a connu un succès fulgurant avec ses ouvrages, notamment *La Chambre des dames* et sa suite, *Le Jeu de la tentation* (Table ronde) constamment réédités pour atteindre à ce jour un tirage de trois millions d'exemplaires.

Sans fausse modestie, elle explique cet engouement soudain pour le Moyen-Âge à la façon romanesque dont elle le raconte et surtout à la place qu'elle donne ou redonne aux femmes de cette époque. « J'ai été la première à faire ressortir que pendant les siècles de droit d'origine celtique, les femmes étaient égales aux hommes et qu'elles avaient les mêmes droits qu'eux. » De quoi rendre nostalgique la moins ardente féministe qui doit encore lutter sur tous les fronts pour rétablir l'équilibre des sexes. « En effet, souligne notre interlocutrice, puisque cet âge d'or allait s'estomper brusquement à la Renaissance et les hommes se donner une suprématie et un pouvoir dont ils allaient exclure leurs compagnes en vertu du rétablissement du droit romain, très misogyne. »

Aussi Mme Bourin entend-elle s'en tenir aux siècles du Moyen-Âge pour en faire ressortir toutes les richesses et les exploits et brosser le portrait de femmes célestes, dans la foulée des ouvrages romancés qu'elle a signés, entre autres *Très sage Héloïse* (La Table Ronde). « Je souhaite écrire la vie de Yolande d'Aragon et celle de Berthe au Grand pied... À l'entendre évoquer ces projets, on sent qu'il ne lui reste plus qu'à les réaliser, si ce n'est déjà fait, en puisant dans sa volumineuse documentation. »

« Je m'intéresse au Moyen-Âge depuis déjà trente ans et j'ai évidemment accumulé un matériel de référence impressionnant, en plus de me référer aux

extraordinaires ouvrages de mon maître à penser, Régine Pernoud qui a écrit plusieurs livres d'histoire sur cette époque. »

Pour son dernier-né, *Les Pérégrines*, qui vient de paraître chez son fils éditeur François Bourin, la gestation de l'auteur aura duré trois ans en tout et partout, en comptant ses voyages à Jérusalem et à Istanbul pour vérifier l'authenticité de ses recherches puisées dans le récit de la croisade qui devait mobiliser quelque 600.000 personnes dont le tiers était des femmes. « Ce fut un mouvement d'une extraordinaire spontanéité et qui a mobilisé rapidement tous les Francs, hommes et femmes qui voulaient contribuer à délivrer le tombeau du Christ à Jérusalem que les Turcs avaient confisqué. Les croisés, mus par cet idéal commun allaient éprouver durant cette longue odyssée une exaltation extraordinaire mais également les souffrances de la faim, du froid, de la misère et de la mort. »

Pour illustrer cette épopée héroïque et mieux l'incarner, Jeanne Bourin la fait évoluer autour d'une famille d'artisans : la grand-mère, une « maîtresse femme », le père, parcheminier, ses enfants dont trois filles et un fils jumeau de la plus jeune. Tous ces personnages unis par les liens du sang connaîtront des destins différents mais c'est surtout ceux des trois sœurs que Jeanne Bourin met en exergue et avec lesquelles les femmes du 20<sup>e</sup> siècle peuvent facilement s'identifier. À preuve, les 47.000 lettres reçues à la suite de la *Chambre des dames*, la plupart écrites par des femmes qui ressentaient les mêmes pulsions que les héroïnes décrites dans les romans de Bourin.

Les trois « pérégrines » sont respectivement mystique, sensuelle et rationnelle et elles vivent intensément leur condition féminine à travers le tohu-bohu de la longue marche vers Jérusalem et les multiples manifestations de la civilisation cour-

toise. Jeanne Bourin ne cache pas qu'à travers ces personnages, c'est un peu elle-même qu'elle décrit : « Vous savez, on n'écrit pas un roman dans l'histoire sans que l'on serve un peu de parasite. Par exemple, Berthe la Hardie, la grand-mère, c'est un peu le portrait de ma propre mère qui était une femme volontaire, décidée, courageuse qui fut infirmière pendant la première guerre mondiale en soignant les typhiques tout en refusant de se faire vacciner. En ce sens, elle était tout à fait une femme du Moyen-Âge. »

Ce genre du roman dans l'Histoire, expression que Jeanne Bourin préfère à celle du « roman historique » a provoqué déjà la constestation justement d'historiens qui lui reprochaient son manque de rigueur et d'authenticité de faits et de dates, notamment pour son livre intitulé *Le Grand feu* (Grasset). D'autres, comme Pierre Chaunu, la défendirent contre ses détracteurs que l'écrivaine juge plutôt des « mandarins misogynes ». « Tenez, avant de publier *Les Pérégrines*, mon éditeur l'a donné à lire à un historien qui n'a trouvé aucune inexactitude et qui n'a eu pour toute réaction que de dire : « cette Jeanne Bourin, elle a la manie de coller des femmes partout ! » Cette réaction la fait éclater de rire tant elle démontre le climat qui règne dans le milieu littéraire français qui ne pardonne pas facilement le succès... surtout à une femme ! »

Que tous les historiens du monde se le tiennent pour dit : Jeanne Bourin continuera d'écrire, aujourd'hui même puisque ses pérégrines auront une suite... et très bientôt. Et nous retrouverons avec bonheur Brunissen, Flaminia et Alaïs, les noms de ses héroïnes et tous les autres personnages qu'elle sait si bien camper.

**LES PÉRÉGRINES**  
Jeanne Bourin  
Éditions Lacombe/François Bourin, 470 pages.



**Edmond David Bacri**

(Eddy MARNAY)

**LAVE-TOI LES MAINS, MON FILS, ET PÈLE-MOI UNE ORANGE...** 333 pages. 22.95 \$

**Vous aimez ses chansons, vous adorerez son livre!**

**Stanké**

**L** le plaisir des  
**livres**

# Une belle et amusante histoire de style

SERGE TRUFFAUT

Daniel Pennac, coquin héritier du René Fallet de *La soupe aux choux*, du Raymond Queneau de *Zazie dans le métro* et du Marcel Aymé de *Travelingue*, Daniel Pennac, le cisailleur de phrases à la mécanique si bien huilée qu'elles rigolent entre elles, Daniel Pennac, militant défendant à chaque page la veine beaulévois de la littérature par opposition à la veine Perrier, Daniel Pennac, auteur savoureux de *Au bonheur des ogres* et de *La fée carabine*, récidive.

Son dernier, il l'a baptisé *La petite marchande de prose*. Contrairement aux précédents ouvrages, il n'a pas été édité dans la collection *Série noire* mais bel et bien dans la collection dite de la NRF. Est-ce un bien ou un mal, toujours est-il que le succès de *La fée carabine* a favorisé un changement de collection qui s'est accompagné d'une augmentation carabinée du prix.

Ceci, remarquez-bien, n'est pas un handicap. On rigole tellement que le jeu littéraire mené par Pennac en vaut la chandelle. Le seul handicap dans ce passage du petit format de la *Série noire* au gros format bordé des prestigieuses lignes rouges de la NRF, c'est qu'il est pratiquement impossible de glisser les 368 pages de *La petite marchande de prose* dans sa poche. Trêve de peccadilles.

De quoi s'agit-il ou plutôt de qui s'agit-il ? De Benjamin Malaussène, le seul personnage qui, dans l'histoire des mots, occupe la délicate fonction de bouc émissaire. Cette fois-ci, notre Malaussène ne se fait pas enguirlander, dans le cadre bucolique d'un grand magasin, par les éternels mécontents et râleurs du quotidien.

Depuis *La fée carabine*, Malaussène a bénéficié en effet d'une promotion. Il ne fricote plus avec les plébéiens avides de consommation. Désormais, le sentimental Benjamin fréquente les « zauteurs, mossieu ». Il est bouc émissaire pour le bénéfice des Éditions du Tallion. Il est payé pour se faire passer un savon par les écrivains que la Reine Zabo, patronne des éditions en question, juge nuls. En quelques mots, ceux de Malaussène, la patronne du Tallion, « c'est le scanner du manuscrit, cette femme-là, il n'y a rien qu'une chose au monde qui la fasse chialer : le martyre du subjonctif de l'imparfait ».

Tout commence ainsi : « C'est d'abord une phrase qui m'a traversé la tête : 'La mort est un processus rectiligne' ». Plus loin, à la page 152, « c'est une balle calibre 22 à forte pénétration » qui lui traverse la tête. Ainsi que l'explique Malaussène, « cette vrille de cuivre dont la pointe luisait sous la lumière des projecteurs a pénétré dans mon crâne, creusant un trou soigneux dans l'os frontal, labourant tous les champs de ma pensée, me projetant en arrière en s'écrasant sur l'os occipital, et j'ai su que c'était fini aussi nettement que l'on sait, selon Bergson, l'instant où ça commence ».



Il faut dire qu'entre la page 1 et la page 152, Malaussène a accepté de jouer les Emile Ajar de JLB. De se faire passer, aux yeux d'amateurs de romans financiers insipides, pour JLB. Auteur à succès, à très gros succès, JLB a toujours caché son identité. En fait, derrière JLB, qu'édite évidemment la Reine Zabo, se cache un ministre. Le ministre Chabotte. Le précurseur du courant dit du réalisme libéral qui « est l'exact symétrique de feu le réalisme socialiste ».

Le ministre Chabotte alias JLB, fait l'apologie, par romans interposés, des « boutiquiers du monde ». « Si les aristocrates, les paysans, ont eu droit à leurs héros au cours des âges littéraires, les commerçants jamais ! Balzac, m'objecterez-vous ? Balzac, c'est l'envers du héros en ce qui concerne le commerce, le virus analytique, déjà ! Je n'analyse pas, moi, monsieur Malaussène, je comptabilise ! Le lecteur que je vise n'est pas celui qui sait lire,

mais celui qui sait compter ». Et vlan ! Pennac vient de régler son compte à Paul-Loup Sulitzer, auteur de best-sellers financiers, par JLB alias Chabotte et parfois Malaussène. Mais attention peut-être que Chabotte... On peut pas vendre la mère. On peut pas. C'est impossible. Ce ne serait pas gentil. Ce ne serait pas « malaussien » de vous gacher le plaisir de la salutaire lecture de ce petit roman malicieux.

Reprenons en quelques mots. Un, Benjamin est bouc-émissaire des Éditions du Tallion. Deux, la Reine Zabo, sa patronne, le convainc de « jouer » sur toutes les tribunes publiques le rôle de JLB. Trois, Malaussène-JLB reçoit un bal en plein front. Quatre, il ne meurt pas, il demeure dans le coma. Cinq, son état comateux lui permet de penser en silence et d'observer le déroulement d'une enquête aux ressorts ubuesques. Cinq bis, son état comateux lui permet surtout de dialoguer en toute tranquillité d'esprit avec les membres de sa tribu. Car, six, il y a les merveilleux Jeremy et Verdun, Clara et Thérèse, Oncle Van Thian et Hadouch, et le Mosi, et Julius le chien qui aime le champagne, et le docteur Marty, et...

Cette *Petite marchande de prose*, malgré de multiples et surprenants rebondissements, ce n'est pas une histoire. C'est une galerie de personnages. Une bande de lascars qui culbutent les mots, qui cuisinent les adjectifs, qui raccourcissent le profil des verbes. Malaussène et ses amis, on vous l'a dit, font rigoler les phrases. *La petite marchande de prose*, c'est une belle et amusante histoire de style. Celui de Pennac.

## LES BEST-SELLERS

| Fiction et biographies |                                     |                      |                      |
|------------------------|-------------------------------------|----------------------|----------------------|
| 1                      | <i>L'immortalité</i>                | Milan Kundera        | Gallimard (1)*       |
| 2                      | <i>Les Pérégrines</i>               | Jeanne Bourin        | F.Bourin/Lacombe (2) |
| 3                      | <i>La Maison Russe</i>              | John Le Carré        | Robert Laffont (3)   |
| 4                      | <i>Comme un orage en février...</i> | Marcelyne Claudais   | Mortagne (-)         |
| 5                      | <i>La Petite Marchande de prose</i> | Daniel Pennac        | Gallimard (-)        |
| 6                      | <i>Pluie d'été</i>                  | Marguerite Duras     | P.O.L. (-)           |
| 7                      | <i>L'agenda Icare</i>               | Robert Ludlum        | Robert Laffont (5)   |
| 8                      | <i>Le Nègre de l'Amistad</i>        | Barbara Chase-Riboud | Albin Michel (-)     |
| 9                      | <i>Sire Gaby du lac</i>             | Francine Ouellette   | Quinze (6)           |
| 10                     | <i>Sous le soleil jaguar</i>        | Italo Calvino        | Seuil (10)           |

| Ouvrages généraux |  |               |                    |
|-------------------|--|---------------|--------------------|
| 1                 | <i>Les Vrais Penseurs de notre temps</i>               | Guy Sorman    | Fayard (1)         |
| 2                 | <i>Le Chemin le moins fréquenté</i>                    | Scott Peck    | Robert Laffont (2) |
| 3                 | <i>L'état du monde Collectif</i>                       |               | Boréal (2)         |
| 4                 | <i>J'ai vaincu la dépression et échappé au suicide</i> | Ginette Ravel | 7 jours (-)        |
| 5                 | <i>La Fourchette d'or Tome II</i>                      | Soeur Angèle  | Publicor (-)       |

Compilation faite à partir des données fournies par les libraires suivants : Montréal : Renaud-Bray, Hermès, Le Parchemin, Champigny, Flammarion, Rafin, Demarc; Québec : Pantoute, Garneau, Laiberti; Chicoutimi : Les Bouquins; Trois-Rivières : Clément Morin; Ottawa : Trillium; Sherbrooke : Les Librairies G.-G. Caza; Joliette : Villeneuve; Drummondville : Librairie française. \* Ce chiffre indique la position de l'ouvrage la semaine précédente.

## Un Prix made in Canada pour éditeurs canadiens

### COURRIER

Dans la chronique *La vie littéraire* de Guy Ferland parue le 10 février dernier, M. Jacques Godbout, président des éditions Boréal, mais écrivain au Seuil, s'en prenait à moi en affirmant que mes propos sur le Prix du Gouverneur général étaient issus « d'une vision réductrice digne de celle du maire de Sault-Sainte-Marie ou de ce qu'il y avait de plus vil dans le nationalisme québécois ». M. Jacques Godbout, c'est connu, a toujours affectionné les formules lapidaires. Je le laisse donc braire. Pour ma part, je préfère faire avancer le débat et ce que je dis me semble simple : les finalistes et gagnants du Prix du Gouverneur général devraient être des auteurs canadiens dont le livre a été édité par une maison canadienne. Ce que je propose, c'est ni plus ni moins ce que font les pays non colonisés, entre autres et bien sûr la France. Nommez-moi un seul titre qui ait remporté un prix Goncourt sans qu'il ait été édité en France.

Si M. Godbout trouve mon attitude « vile », la sienne me laisse pour le moins perplexe. Car, elle laisse entendre que, si on éliminait les auteurs québécois qui ont publié en dehors du Québec (dont lui évidemment), le Prix du Gouverneur général risquerait « d'être attribué aux meilleurs sonnets de la région uetelle ». Si j'étais un auteur de la maison Boréal, j'avoue que je me sentirais pour le moins mal à l'aise.

Pour par part, je reste convaincu que la valeur symbolique que représente le Prix du Gouverneur général exige que le livre primé soit entièrement canadien. D'ailleurs, c'est une règle qu'applique le Conseil des Arts du Canada dans tous les autres domaines qui relèvent de sa gérance. Par exemple, pour être admissibles à une bourse, les candidats doivent être « citoyens canadiens »; de même, pour qu'une maison d'édition puisse recevoir une subvention, elle doit faire la preuve

qu'elle est à « 75 % propriété canadienne ».

Si on appliquait cette réglementation, on inciterait, j'en suis sûr, les auteurs québécois qui publient en France à opter plutôt pour la coédition (ou l'édition séparée). Cette attitude, tout à fait saine à mes yeux (et que plusieurs ont déjà pratiquée), obligerait les éditeurs français à s'occuper sérieusement de leur propre territoire, contrairement à ce qui se fait actuellement, comme l'a d'ailleurs démontré magistralement Mme Jacqueline Gerols dans son étude intitulée *Le Roman québécois en France* (Cahiers du Québec/HMH, 1984), où les relevés des ventes révèlent que la quasi totalité des auteurs québécois qui ont publié en exclusivité chez un éditeur français n'ont écoulé de fait que 3 % à 5 % de leurs livres sur le territoire français. En somme, les éditeurs français font de la fausse représentation avec les auteurs québécois : ils se disent français alors qu'ils ne sont que des éditeurs québécois déguisés.

Puisque, comme le signale Bernard-Louis Robitaille dans *La Presse* (90.02.17), « l'édition québécoise a, en France, le statut de n'importe quelle édition étrangère », c'est-à-dire que les ventes y sont « marginales, exceptionnelles et très spécialisées » (*ibid*), je me demande pourquoi il faudrait que les éditeurs français soient traités comme s'ils étaient des éditeurs canadiens.

Et, pour éviter toute vaine dispute, je terminerai en disant que je n'ai aucune objection à ce qu'on crée un nouveau Prix du Gouverneur général qui pourrait s'appeler *Rayonnement international*. Tous ceux qui ont publié à l'extérieur du pays y seraient admissibles. Cette solution pourrait satisfaire tout le monde, y compris et surtout les éditeurs québécois et canadiens qui travaillent inlassablement — et dans des conditions parfois précaires — à constituer notre patrimoine national.

— ANDRÉ VANASSE

## Essor de la Lecture en folie



FRANÇOISE LAFLEUR

C'est dans une chambre à coucher que la *Lecture en folie* bat son plein. Vêtue d'un pyjama et accompagnée de ses compères, le musicien Mario Audet et le comédien Gille Poitras, la comédienne Andrée Racine met à profit ses années d'expérience en animation pour inviter ses petits amis à se détendre par la lecture avant de sombrer dans les bras de Morphée.

Notes de musiques, chansons, marionnettes, personnages sortis d'un monde fictif et récits fantaisistes, voilà la magie qui s'installe. Ce sont « les animations du livre Héritage ». « Le but du spectacle n'est pas, comme dans l'heure du conte à la bibliothèque, de raconter aux enfants une histoire du début à la fin mais plutôt d'exploiter par le jeu théâtral une partie d'un conte. On laisse le récit en suspens de manière à susciter chez l'enfant le goût d'explorer le livre afin qu'il ait envie de trouver lui-même la fin mot de l'histoire », explique Andrée Racine.

Que ce soit dans une salle de classe, dans une bibliothèque ou même devant la presse, les animateurs des éditions Héritage captivent les grands comme les petits. Depuis six ans, les personnages incarnés par les animateurs parcourent le Québec afin

d'intéresser les enfants à la lecture et de les stimuler à découvrir les milles et une histoires qu'on peut y trouver.

Le service d'animation scolaire des Éditions Héritage a procédé depuis quelques années à quelque 1000 présentations devant des enfants. Les nouveautés des différentes collections jeunesse ont été présentées cette semaine. « Notre expérience du milieu nous a montré que la plus grande période de lecture chez les jeunes se situe de février à avril; le marché suit la courbe de lecture du milieu scolaire », a commenté à cette occasion Johanne Phaneuf, directrice commerciale chez Héritage.

Fin avril, le ministère des Affaires culturelles organisera « Le festival de la lecture », autre activité qui a pour but d'amener les jeunes à lire davantage. D'ici là, Héritage frappe aux portes, tant

celles des librairies que celles des écoles, pour mieux vendre ses produits : 200 livres jeunesse par année.

Parmi les nouveautés, *Le lutin du téléphone* de Marie-Andrée et Daniel Mativat (collection Libellule), *Les mémoires d'une bicyclette* d'Henriette Major (collection Pour lire avec toi), *Le rêve de Jennifer* de Veronica Tennant (collection Alouette), *Des amies pour la vie*, une traduction (collection Praline et Chocolat) et *La tour de Londres*, une formule où le personnage principal n'est nul autre que le lecteur (collection Choisis ta propre aventure).

Par le biais de personnages colorés, les trois animateurs partagent leur amour de la lecture. Dans les écoles, leur réputation n'est plus à faire. Pour inviter ces animateurs, il faut téléphoner à (514) 875-0327.

## Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

aujourd'hui 24 février de 14h à 16h  
À l'occasion du 20e anniversaire du programme de littérature comparée de l'Université de Montréal  
Lancement de la collection L'UNIVERS DES DISCOURS  
Éditions du Préambule seront présents parmi d'autres  
MARC ANGENOT  
WLADIMIR KRYSINSKY  
WALTER MOSER  
REGINE ROBIN

samedi le 3 mars de 14h à 16h  
Dr. PIERRE MEUNIER  
La chirurgie à l'Hotel-Dieu de Montréal au XIX siècle

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL  
Samedi le 10 mars de 14h à 16h  
PIERRE MORENCY  
L'oeil américain  
BORÉAL

samedi 17 mars de 14h à 17h  
Le Diable en Personne  
ROBERT LALONDE  
Éditions du Seuil

Venez regarder avec nous  
APOSTROPHES  
le dimanche à 15h et à 20h

de 9h à 23h30  
362 jours par année

1120, av. Laurier ouest  
outremont, montréal  
tél.: 274-3669

LISE VAILLANCOURT  
JOURNAL D'UNE OBSÉDÉE  
LES HERBES ROUGES / RÉCIT



88 p. — 14,95 \$

LISE VAILLANCOURT

## JOURNAL D'UNE OBSÉDÉE

• Lise Vaillancourt invente des histoires qui, de l'enfance à la maturité, ressembleraient étrangement aux nôtres si nous osions les raconter.

RÉCIT

LES HERBES ROUGES  
où l'écriture fait la littérature

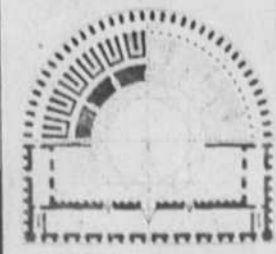
ROGER MAGINI

## UN VOYAGEUR ARCHITECTE

• Roger Magini réinvente pour nous un personnage hors du commun, l'architecte Vitruve, qui fait le récit de ses voyages vrais et fabuleux.

RÉCIT

ROGER MAGINI  
UN VOYAGEUR ARCHITECTE  
LES HERBES ROUGES / RÉCIT



88 p. — 14,95 \$

## Miche à fleur de sentiments et d'émotions

**TABLEAUX D'AURÉLIE**  
Louise Warren  
Montréal, VLB éditeur  
1989, 135 pages



**Michel LAURIN**  
Lettres  
québécoises

**LE PROPOS de Tableaux d'Aurélie**, premier roman de Louise Warren, qui, par ailleurs, a déjà signé quatre recueils de poésie,

n'est pas sans rappeler le très beau roman de Madeleine Ouellette-Michalska, *La Maison Tres-*

*lier* (Québec / Amérique, 1984) : dans les deux cas, l'héroïne / narratrice poursuit une quête éperdue de son identité dans la recherche d'une femme qui l'a précédée dans le temps.

Ici rêves, réalité, souvenirs et fantasmes se fondent sans cesse, ne laissant aucun répit au lecteur. Mais campons d'abord l'univers réel de la narratrice : artiste peintre, Miche, à qui on avait à l'origine donné le nom de Michèle-Aurélié, partage une vie amoureuse satisfaisante avec Laurent. Elle a une sœur, Jeanne, sa confidente et amie. Alors que ces deux femmes sont comme prisonnières « de la maison du père », leurs deux frères ont pu s'en affranchir depuis longtemps : Marcel, qu'on ne voit pratiquement jamais, est routier et Laurent a quitté le pays il y a de très nombreuses années.

Puis, l'album de famille présente bientôt des images plus troubles et inquiétantes : si le personnage de la mère est pratiquement gommé, le père semble détenir de nombreuses clés du roman. Son attitude permet, d'ailleurs, à la narratrice toutes les échappées qui forment le tissu de ce récit. Il a sombré dans une démence paranoïde et, se sentant « traqué(é) dans sa mémoire incendiée », il ne cesse de faire appel à des fragments de son passé, laissant Miche silencieuse et révoltée, mais impuissante, devant le spectacle de cette douleur.

Fouillons encore davantage l'album toujours plus poussiéreux pour trouver le creuset qui se love au centre du récit. En 1900, un Anglais, John Christopher, après une dizaine d'années d'errance, avait subite-



Louise Warren  
PHOTO PIERRE CRÉPO

ment cru savoir « où centrer ses espérances » et avait décidé d'épouser Aurélié, une jolie paysanne de Port-aux-Loups. De leur union devait naître un fils, le père de Miche. Puis, quelques années plus tard, le grand-père de la narratrice — tel le Survenant de Germaine Guèvremont — « sent(it) venir à lui d'autres rêves » et il partit définitivement, condamnant sa compagne à porter jusqu'à sa mort « une muraille de pierres dans le ventre ». Le roman porte précisément sur les conséquences de ces faits lointains sur les deux générations suivantes.

La folie du père lui permet de renouer avec son enfance et de reconstituer des bribes de ce passé, mieux de redevenir le jeune fils d'Aurélié et de John Christopher. Expérience vécue douloureusement toutefois, comme une faute à expier. Miche affirmera qu'elle lit « une telle épouvante dans ses yeux qu'un accordéon d'émotions subitement s'est ouvert, distendu ». Aussi, espérant bien futillement guérir cette blessure, ou la nier, dans l'ultime fuite où il s'est ré-

fugié, « nuit et jour, il appelle Aurélié ».

Témoin bouleversé de cette souffrance, Miche tente de « dénouer la mémoire de l'oubli » grâce à sa peinture où chacune de ses toiles témoigne de la progression de la maladie de son père. Et voici que la peinture donne forme au véritable personnage prétexte du récit, la grand-mère : peignant une « série de visages d'Aurélié », Michel a bientôt « l'impression de marcher dans le tableau en suivant quelqu'un qui ferait de trop grands pas pour (elle) ». C'est dire que sa quête touche à sa fin : la peinture lui permet de « traverser d'autres couches, d'autres épaisseurs (d'elle-même). C'est là, enfouie dans la croûte des couleurs, que je découvre petit à petit qui je suis ». (Il est difficile de ne pas voir une parenté ici avec le personnage de Blaudelle dans *Les Portes tournantes*, de Jacques Savoie (Boréal Express, 1984).) Qui elle est ? Dorénavant elle se nommera Aurélié. Pas étonnant alors qu'elle joue le rôle de mère pour son père.

Si le scénario de ce premier roman paraît bien mince par moments, au point qu'il semble parfois grandement tarabiscoté, si l'architecture même du texte, sa charpente, manque à l'occasion de solidité, comme s'il y avait des trous dans l'armature, si de nombreux personnages — à commencer par la grand-mère Aurélié qu'on ne connaît que trop peu — auraient gagné à être plus habilement exploités alors qu'ils font plutôt figure de fantômes, il n'en demeure pas moins que ce texte habité par des « gens dont le destin est marqué par la violence et la tempête du sang » n'est pas sans mérites. Bien au contraire. Un livre à fleur de sentiments et d'émotions, servi par un style idoine. En somme, un auteur qui promet beaucoup. Reste l'épreuve du second roman.

## L'idéologie qui s'écrit

**LE ROMAN QUÉBÉCOIS DE 1960 à 1975**  
Idéologie et représentation littéraire  
Josef Kwaterko  
collection  
L'Univers du discours  
Le Préambule, Montréal, 1989

(M.L.) Après huit ans de recherches en littérature québécoise, un professeur de l'Université de Cracovie, Josef Kwaterko, vient de signer une remarquable synthèse sur le roman québécois pendant la période historique de 1960 à 1975. Étude qui entend prouver l'existence de rapports très étroits entre le champ idéologique et le discours littéraire. Et qui présuppose que « toute création artistique est aussi pratique sociale et, partant, production idéologique ». Mieux, le discours littéraire aurait joué, au Québec, le rôle d'élément constitutif de la nouvelle idéologie, au point même de nourrir l'action socio-politique.

Les raisons du choix de cette période semblent évidentes : il s'agit d'une époque de transition où le Québec sortait d'une longue torpeur dans laquelle il s'enlisait depuis 1840. Les Québécois ont alors procédé à une rapide désacralisation du nationalisme conservateur axé sur la survie pour se tourner vers un néo-nationalisme, beaucoup plus ouvert sur le présent et le devenir. La question de l'identité nationale allait désormais avoir des incidences politiques, sociales, culturelles, linguistiques et économiques.

L'ouvrage se divise en deux parties : l'une, synthétique, qui démontre la thèse et l'autre, analytique, qui illustre son application chez certains romanciers. Dans la première, le chercheur décrit la constante adhésion des romans à l'idéologie du néo-na-

tionalisme. Ce qui ne se fait évidemment pas de manière monolithique. Alors que certains sont encore aux prises avec les oripeaux du conservatisme qu'ils tentent de détruire, d'autres se tournent résolument vers le Québec en gestation. Mais, dans les deux cas, littérature et idéologie se rejoignent, au point que « la littérature est dorénavant perçue comme une pratique détentrice d'un pouvoir libérateur ; elle se pose comme acte créateur d'une mythologie collective, comme parole apte à déclencher une prise de conscience ».

Concernant cet engagement, il faut insister sur le rôle joué par l'École de *Parti pris*. Ses membres ont sans relâche dénoncé la colonisation qui étouffait le Québec et la servitude du peuple, aliéné, agressé et blessé, jusque dans sa langue. Pour refléter ce « mal vivre » au Québec, les romanciers utilisèrent une langue « cassée », le joulal, symbole d'une culture qui ne peut s'épanouir parce que dominée et opprimée, symbole de la difficulté pour un peuple contraint d'accéder à la parole libératrice. Les romans de cette tendance se feront les promoteurs d'un Québec indépendant, laïc et socialiste.

Mais, lorsque certains voudront faire de ce niveau de langue qu'est le joulal un dialecte distinct du français international — la langue du pays du Québec —, ce sera l'occasion de nombreuses dissonances. Apparaîtront alors quantité de romans importants « différents les uns des autres autant du point de vue de l'idéologie que les travaux de leur organisation interne, textuelle ». Dorénavant, même si toujours présente, l'idéologie se servira comme paravent de la modernisation du code romanesque et des formes narratives.

D'autant plus que si avant 1965

l'écrivain croyait à l'avènement du Pays, il sait maintenant qu'il a été dupe et qu'il est aux prises avec « l'inachèvement historique du Québec ». Et cet écart entre l'univers rêvé et le milieu socio-historique où il vit, où le pays ne peut se percevoir que comme un manque, se retrouvera dans le champ textuel du roman : finis la linéarité temporelle et le décor unidimensionnel. Finie la prétendue objectivité : désormais « l'écrivain choisira d'interpréter (ironiquement, paradoxalement, lyriquement, allégoriquement) la carence historique, la sienne propre et celle de son pays ». Le roman, très souvent de structure éclatée, permettra le chevauchement des voix narratives et la duplication des personnages. Il faut surtout dire que toutes ces transformations permirent, enfin, à l'écrivain de trouver sa véritable identité : celle d'un producteur d'art.

Un simple mot sur la seconde partie de l'ouvrage : elle analyse le discours et le contenu de six romans rédigés par cinq romanciers québécois : Gérard Bessette, Hubert Aquin, Jacques Godbout, Marie-Claire Blais et Jacques Ferron. Cette partie analytique observe et vérifie comment les données de la partie précédente s'avèrent.

Cette étude socio-idéologique du roman québécois après 1960 s'appuie sur de très nombreux travaux critiques québécois. Même si certains aspects sont parfois gommés ou abordés trop succinctement malgré leur importance — le remplacement du NOUS par le Je et le rôle du héros romanesque entre autres —, il demeure que cet ouvrage propose une synthèse éclairante sur une époque de mutation marquante tant aux niveaux historique que littéraire.

## Nouvelle écriture au féminin

**SIGNATURE PAÏENNE**  
Louise Cotnoir  
Montréal, éditions  
du Remue-Ménage  
coll. « Convivences », 1989

**BENOÎT PELLETIER**

**LOUISE COTNOIR** appartient au courant de la nouvelle écriture au Québec, qui plus est, de la nouvelle écriture au féminin.

Ce recueil en est donc un de poèmes en prose où un sujet au féminin tente de prendre forme et de s'affirmer. Cela se fait d'une façon obstinément floue, le texte assemblant des brèves de phrases, d'idées, d'images et se jouant des pronoms personnels qui finis-

sent par... s'« indéfinir » !

La narratrice désire, ici, cerner l'identité d'une aïeule (ce faisant, cerner la sienne, évidemment), dont elle ne connaît que la signature : L. Sigman. Elle qualifie cette signature de païenne parce qu'elle est étrangère (d'origine allemande, peut-être juive, dans un Québec xéno-catholique) mais surtout elle est femme, donc, par définition, hors de la norme patriarcale.

Tout cela dégage une désagréable sensation de déjà-lu. Le conformisme de l'avant-garde, ça existe. Même la narratrice semble s'ennuyer puisqu'elle est facilement distraite de sa quête par « l'herbe humide qui rafraîchit... », par les « vols incessants des insectes » ou par un « matin facile ». La marche des femmes en littérature, et dans de nombreux autres lieux de la société, est loin d'être achevée. Pourtant, il faut que le discours se renou-

velle dans son articulation.

Alors, là où ce livre de Louise Cotnoir devient intéressant, c'est dans l'organisation formelle de sa prose qui renoue avec l'organisation strophique des poèmes en vers. Par exemple, dans la partie intitulée « Le cercle de feu », les poèmes commencent par un premier paragraphe assez long, suivi d'un deuxième beaucoup plus court, débutant presque toujours par les mots « Une femme... ». Le deuxième paragraphe devient en quelque sorte la résolution du premier, comme en musique on dit qu'un mouvement se résout dans telle progression d'accords. C'est en cela que Louise Cotnoir fait un travail original, du moins inusité, en tous cas stimulant. Ce genre de texte peut agacer ; il exige surtout beaucoup de patience et d'attention, avant de s'incliner devant le jugement du lecteur, de la lecture.

*le forum y a...*  
*je n'ai pas l'autorité de...*  
*Et...*  
*tu a...*  
*sa van...*  
*qui tu...*  
*de se...*  
*elle...*  
*belle une Hanke Lipp...*  
*vic'*  
*le...*  
*fononce' le nom de...*  
*la...*

**DURAS**  
**la pluie d'été**

Avec la **Pluie d'été**,  
Duras n'avait rien écrit,  
depuis longtemps,  
d'aussi aigu et dense.

ÉDITIONS P.O.L.

**LOGIQUES  
LOGIDISQUE**



**L'intelligence  
ça s'achète!**

IBM PC  
640 K  
\$84,95\$

**HUGO  
PLUS**

le dictionnaire et la grammaire

COMPATIBLE  
IBM PC  
640 K  
\$84,95\$

LOGIQUES

LOGIDISQUE

**HUGO PLUS**  
le dictionnaire  
et la grammaire

par Manseau, Malka, Des Roches,  
Lizée, Hélu

Vérification orthographique  
et grammaticale, compatible  
avec WordPerfect 5.1, Word-  
Perfect 5.0, WordPerfect 4.2,  
Wordstar 4, Word 5, Ecrivain  
public, Secrétaire personnel.

200 p.  
grand  
format  
disquette  
incluse  
\$34,95\$

**APPRENDRE  
LA COMPTABILITÉ  
AVEC BEDFORD**

par Huguette Brodeur

La comptabilité comme  
si vous étiez en affaires!  
Un cours d'initiation,  
axé sur la pratique, qui  
inclut des simulations de  
compagnies sur disquette.

**APPRENDRE  
LA COMPTABILITÉ  
AVEC BEDFORD**

par Huguette Brodeur

La comptabilité comme  
si vous étiez en affaires!  
Un cours d'initiation,  
axé sur la pratique, qui  
inclut des simulations de  
compagnies sur disquette.

93 p.  
grand  
format  
logiciel  
inclus  
\$19,95\$

**APPRENDRE  
LE TRAITEMENT  
DE TEXTE**

AVEC L'ÉCRIVAIN PUBLIC

LOGIQUES

LOGIDISQUE

**APPRENDRE  
LE TRAITEMENT  
DE TEXTE AVEC  
L'ÉCRIVAIN PUBLIC**

par Yolande Thériault, C.N.D.

Ce manuel de cours,  
éprouvé en classe,  
contient un traitement  
de texte MS-DOS gratuit  
à l'intérieur!

En vente partout  
chez LOGIDISQUE Inc.  
1225, de Condé, Montréal QC H3K 2E4  
(514) 933-2225 FAX: (514) 933-2182



# LE QUÉBEC MILITAIRE

Les dessous de l'industrie militaire québécoise

« Yves Bélanger et Pierre Fournier, aidés d'une solide équipe de chercheurs, nous offrent le premier livre sur le Québec militaire. »  
Le Devoir, Jocelyn Coulomb

**L** le plaisir des  
**Livres**

# Roger Garaudy: un trop-plein d'existence

ODILE TREMBLAY

## Lorsqu'au fil de ses mémoires *Mon tour du siècle en solitaire*

on chevauche les souvenirs de Roger Garaudy, il se produit le phénomène suivant : devant le trop-plein de cette existence, une sorte de vertige s'empare de nous, comme si l'histoire prenait tout à coup le mors aux dents sous nos yeux.

Les Staline, Castro, Picasso, Aragon, Nasser, Sartre, Armstrong (pas le jazzman, l'astronaute), tant d'autres défilent à ses côtés ; la crise de 29, la guerre, les camps de concentration, la révolution cubaine, mai 68, traversent et bouleversent sa vie. Parce qu'il a côtoyé et fréquenté les plus illustres, parce qu'il a tâté de tous les défis de notre ère turbulente, on dirait qu'à lui seul, le parcours du philosophe français est un résumé des espoirs et des contradictions qui ont tissé et déchiré le XXe siècle.

À la fois théologien, philosophe et écrivain prolifique, poète à ses heures, membre actif et tête dirigeante du parti communiste français durant 37 ans (tout en demeurant — il faut le faire — un fervent chrétien), aujourd'hui converti à l'Islam, sa trajectoire en dent de scie lui a valu menaces, sarcasmes et quolibets. Mais les chiens aboient, passe la caravane Garaudy.

Est-ce l'habitude, acquise comme communiste, d'être critiqué sans cesse qui lui confère sa simplicité à toute épreuve ? De Roger Garaudy émane cette courtoisie qui est la vraie marque des grands esprits. Je le rencontre au Centre Interculturel Monchanin. Il est à Montréal pour 48 heures à peine avec son épouse Salma, une grande et brune palestinienne portant turban. C'est à l'heure pile qu'il s'encadre dans le vestibule, fatigué, coincé entre deux avions, mais dès le départ entièrement présent au jeu des questions-réponses qui ponctue notre entretien. LE DEVOIR est le seul imprimé québécois à qui le philosophe accordera durant son passage éclair une entrevue.

Roger Garaudy relève du temple, du moine soldat. Dans sa jeunesse, alors étudiant de philosophie épris de Kierkegaard, il embrassait quasi simultanément la foi chrétienne (pour donner un sens à sa vie) et la cause communiste (pour lutter contre l'aliénation sociale). Rien d'irréconciliable à son avis. « J'y vois là une pure complémentarité entre la fin et les moyens », me dit-il. On lui reproche un idéalisme, sa quête d'absolu dans ce monde imparfait par nature. Lui s'affiche un héros : Don Quichotte, le pourfendeur de moulins à vent. Quand on le qualifie d'utopiste, il sourit. L'épithète lui sied. « Que serait le monde sans l'utopie ? », demande-t-il.

Tout l'itinéraire du philosophe a été marqué par la quête du sens. Pour lui une vie sans but, sans Dieu est impensable. Les joutes oratoires qui l'opposaient à Sartre au début des années 60 sont restées célèbres en France. Croyant contre incroyant. Match nul en quelque sorte. Mais qui peut vraiment fournir une réponse irréfutable à cet éternel débat ?

À 77 ans, Roger Garaudy ne se sent pas vieux. Un peu las de vivre peut-être. « Mourir à mon âge ce n'est pas un malheur, m'assure-t-il en se déclarant prêt et même attiré par le grand saut. Dernièrement, il publiait chez Robert Laffont ses mémoires *Mon tour du siècle en solitaire*. « Ce sera mon dernier livre, affirme le philosophe. Une décision qui sonne irrévocable. Je ne voudrais pas qu'un jour un jeune me dise comme je l'ai fait pour Aragon : tu as écrit un livre de trop. » Après avoir signé 45 ouvrages de toutes catégories : religieux *De l'anathème au dialogue*, marxistes *La liberté*, esthétiques *L'itinéraire d'Aragon*, après avoir interpellé le futur dans *Parole d'homme*, *Appel aux vivants*, après avoir publié des poèmes *À Contre-Nuit*, été traduit en 29 langues (dont l'albanais, le turc, le chinois), Roger Garaudy arrête de dévider son fuseau littéraire.

Durant ses 37 années au service du parti communiste français, Roger Garaudy a tout connu : l'expérience de la dépor-



Roger Garaudy

tation d'abord. En pleine seconde guerre, parce qu'il refusait de prêter allégeance au gouvernement de Vichy, on l'a envoyé croupir trois ans dans un camp de concentration algérien. D'où il est revenu par miracle. Un jour, après que lui et ses amis aient formé une révolte, le commandant du camp ordonnait à la garde d'abattre les meneurs... Mais la garde a refusé. L'honneur des guerriers musulmans du Sud leur interdisait de tirer sur des hommes désarmés. « On n'oublie pas ça, avoue-t-il. Nous chantions en croyant aller vers la mort. Quand celle-ci revêt un sens, elle dépasse la peur. »

Plus tard son engagement communiste devait lui faire croiser entre autre route celle de Staline, celle de Castro (qui l'a chargé d'organiser l'enseignement de la philosophie dans ses universités), celle de Khrouchtchev ; tandis qu'il se liait d'amitié avec Picasso, Éluard, Aragon. En 70, deux ans après avoir prêté à Georges Marchais qu'il serait « le fossoyeur du Parti communiste français », le philosophe s'est retrouvé banni du PC, un mouvement qu'il n'avait cessé de contester tôt en y adhérant.

Sa voie l'appellait ailleurs. Du côté de la Mecque plus précisément. Aujourd'hui Roger Garaudy est musulman. Volte-face ? Même pas. « Je suis venu à l'Islam avec la Bible sous un bras

et *Le Capital* sous l'autre », se plaît à répéter le grand conciliateur. Ni reniement ni rupture avec ses anciennes convictions, mais pied de nez à la culture occidentale, ça oui. À 45 ans, le philosophe avait connu la révélation de la pensée orientale et des rites animistes africains ; écoles où il a appris à contester l'hégémonie culturelle de l'Occident. S'il a embrassé l'Islam par la suite c'est, explique-t-il, autant pour s'afficher « contre » le scientisme et la technocratie de sa propre culture que parce que la foi de Mahomet lui apparaissait moins restrictive que le christianisme.

Moins restrictive, vraiment ? Alors que pour tant d'Occidentaux l'Islam rime avec fanatisme et intolérance ? « Un certain Islam » répond-t-il. De son côté il réprovoque l'intégrisme et l'application archaïque de la shari'a, (contraire selon lui au véritable esprit coranique). Décidément Roger Garaudy n'abandonne pas son esprit critique là où il dépose son bâton de pèlerin.

Aucun dogme pur et strict ne saurait être son affaire. Il rêve plutôt d'une société spirituelle abrahamique où dialogueraient juifs, musulmans et chrétiens. Et où Marx serait sans doute invité au banquet. Car même le typhon de démocratisation qui souffle actuellement sur l'Europe de l'Est n'a pu ébranler l'idéal communiste du philosophe. « Ce qui s'effondre aujourd'hui ce n'est pas le marxisme, mais ses perversions les plus monumentales », affirme-t-il. « À travers ces remises en question, le marxisme est plus vivant que jamais ». L'Histoire en jugera.

Nous retournons donc interpellé le présent, le passé aussi. « Ma plus grande fierté, c'est d'avoir le sentiment à 77 ans d'être resté fidèle à mes rêves de 20 ans », me déclare en sortant le vieil humaniste. Des regrets ? « Aucun ». Et je le vois survoler avec une sorte de tendresse toutes les fiévreuses et riches années semées derrière lui. « Malgré toute ses chutes et ses errances, si ma vie était à recommencer, je n'y changerais rien. Pas un seul iota », précise-t-il avant de repartir compléter son tour du siècle en solitaire.

# Mon frère, mon semblable

LE DÉFI DE L'IMMIGRATION

Jean-Pierre Rogel  
Québec, Institut québécois de recherche sur la culture  
1989, 122 pages



Yvan LAMONDE

▲ Société

## L'IQRC a visé juste en publiant coup sur coup deux « diagnostics » : un premier sur la population et la dénatalité

par Jacques Henripin et celui-ci sur l'immigration. Natalité et immigration sont, en effet, les deux versants d'un même défi.

Si Jean-Pierre Rogel scrute les dimensions démographiques, économiques, linguistiques et culturelles de l'immigration, son ouvrage a d'abord le mérite de rappeler la dimension humaine première du phénomène. Il faut, certes, observer qu'à une demande d'immigration s'est substituée une immigration de demande : alors que les réfugiés constituaient en moyenne 10 % de l'immigration canadienne entre 1945 et 1980, ce chiffre atteint 20 % en 1985 pour toucher un plafond de 33 % en 1988. La pression internationale, le freinage économique et l'indécision politique expliquent la crise récente de l'immigration personnifiée par les Tamouls, les Turcs et les grévistes de la faim latino-américains. La dimension Nord-Sud de l'immigration récente n'échappe pas à l'auteur ; mais on se serait attendu à une évaluation d'une possible sensibilité nouvelle des Québécois face à la liberté, à l'égalité et à la fraternité humaines. La vision de « l'autre » a-t-elle été modifiée par cette immigration sociale ?

Judicieusement, M. Rogel rappelle la politique canadienne en matière d'immigration, la création d'un ministère québécois en 1978 et les

fameux accords Cullen-Couture suscités par le PQ. Un complément d'évocation de la dimension historique eut été de mise, ne serait-ce que pour documenter les fondements de l'attitude inquiète des Québécois face aux arrivants. Sans faire de l'Histoire et de la mémoire des tribunaux, on peut objectivement argumenter que les politiques britanniques d'assimilation — de Sewell à Durham — et l'indifférence du gouvernement canadien face à une immigration francophone expliquent dans la longue durée une manière de voir l'immigration et les immigrants.

Jean-Pierre Rogel souligne le défi de Montréal en matière de population : l'agglomération compte près de la moitié de la population du Québec et la ville même, 60 % de francophones. À Montréal, 19 % de la population francophone du Québec vit avec 75 % de la population allophone et plus de 50 % de la population anglophone du Québec. Ces francophones ont une faible fécondité et résident en banlieue. Si, à la CECM, la loi 101 a eu des effets positifs — 20 % des allophones à l'école française en 1977, 75 % aujourd'hui — on se retrouve en 1988 avec une école sur cinq dont la majorité des élèves est d'origine ethnique. L'auteur évoque avec raison les risques de privatisation croissante d'un système d'enseignement où l'école publique deviendrait celle des tensions ethniques, de la drogue et de la violence.

Du même souffle, M. Rogel rappelle la très grande difficulté de dissocier culture et langue, de ne pas réduire la première à la seconde. Bien sûr, la culture commune est là, avec un système juridique aussi spécifique. L'auteur suggère finement que ce sens latin de la fête dont témoignent les Québécois puisse devenir l'occasion d'une culture de l'échange. Comme un 24 juin alégoirement inter-culturel. Une centaine de pages à présentation agréable et efficace qui mettent le doigt sur des défis urgents.

# L'histoire de l'Amérique des Amérindiens

POUR UNE AUTOHISTOIRE AMÉRINDIENNE

Essai sur les fondements d'une morale sociale  
Georges-E. Sioui  
Presses de l'Université Laval,  
Québec 1989, 157 pages

MARCEL FOURNIER

## VOILÀ une première : un Amérindien s'interroge sur l'histoire des autochtones.

Membre de la nation des Hurons-Wendats de Wendake (Village des-Hurons), Georges E. Sioui s'est, dans le cadre de ses études de doctorat en histoire, familiarisé avec les sciences humaines contemporaines ; il s'en sert pour critiquer la manière dont l'histoire du Nouveau-Monde a été écrite par des non-autochtones et pour définir les éléments d'une autohistoire amérindienne, qui soit aussi la base d'une morale sociale.

L'histoire officielle, nous le savons, n'a pas donné une image très positive des Amérindiens ; elle a, précise Georges E. Sioui, créé deux mythes : le « mythe de l'évolution » et le « mythe de la disparition de l'autochtone ». Dans les manuels scolaires, les Amérindiens sont présentés comme des « sauvages », ce sont des êtres cruels qui font subir les pires tortures à nos bons missionnaires venus leur apporter la



D'après un dessin de Samuel de Champlain

Au lac Attigouatan (lac Huron), Champlain et ses compagnons rencontrèrent trois cents Algonquins, qu'ils appelèrent « cheveux-relevés, pour les avoir fort relevés et agencés, et mieux peignés que nous courtisans ».

Bonne Parole. Face à la grande civilisation européenne, la civilisation amérindienne apparaît inférieure, « retardée », elle n'a d'autre choix que de disparaître et de laisser la place au Progrès.

Trois siècles plus tard, les Amérindiens ont certes perdu le titre de « peuple fondateur » et sont devenus une minorité, mais ils ne sont pas disparus et ils luttent avec plus de détermination que jamais pour la reconnaissance de leurs droits. À l'aide d'une mé-

thode appelée « autohistoire amérindienne », l'auteur entend corriger certaines interprétations historiques, par exemple au sujet de la diminution dramatique de la population amérindienne et la destruction de la Huronie par les Iroquois. L'auteur montre bien que l'« apocalypse américain » s'explique moins par les guerres amérindiennes que par « les maladies épidémiques apportées par les nouveaux venus ». Certes, il y a eu des conflits entre Amérindiens, mais si l'on prend celui qui a opposé les Hurons et les Iroquois, il ne fait, selon Sioui, aucun doute que « ce désordre politique » a pour cause la présence des Européens. Les Amérindiens n'ont jamais cherché la guerre pour la guerre ; ils n'ont fait que se défendre. Ils ont perdu plusieurs batailles, mais ont-ils perdu leur âme face à des conquérants qui ont tenté de les éliminer ou de les assimiler ? Aux Amérindiens, il reste l'identité et la culture et c'est beaucoup !

Par le sous-titre de son ouvrage, *Essai sur les fondements d'une morale sociale*, Sioui indique clairement le sens de sa démarche qui est d'expliquer « la vision autochtone du Cercle sacré de la vie » ; reconnaissance d'un ordre infini parfait que l'on nomme Grand Mystère, respect fondamental de la vie et de la complémentarité des êtres, etc... Les non-autochtones n'ont que rarement compris cette conception du monde commune à toutes les cultures amérindiennes de l'Amérique. Parmi les Européens, le baron de Lahontan est l'un des seuls qui ait compris ses « frères » amérindiens ; il peut être considéré comme le « découvreur de l'américité ».

L'autohistoire devient ici autocélébration, i.e. défense du « génie amérindien ». Georges E. Sioui affirme que « l'Amérique n'a jamais eu et n'aura jamais de culture autre qu'autochtone. L'Amérique blanche a perdu le combat culturel qu'elle a livré contre le peuple amérindien ». Aujourd'hui, le salut de l'Amérique, ce sont les Amérindiens : il faut américaniser (amérindianiser) l'homme blanc et « retransmettre aux autres peuples un mode social basé sur la compréhension du Cercle ». Enfin, à un moment où il est question d'écologie sur toutes les tribunes, il est tentant de faire apparaître les Amérindiens comme les premiers écologistes. Pour sa part, Sioui propose la création d'une nouvelle science, l'amérologie, dont la tâche sera de « livrer au monde et particulièrement au continent qui en est le plus indûment privé, l'essence d'une spiritualité aussi méconnue que riche et salutaire ».

Un tel messianisme peut agacer. Il faut plutôt lire ce message comme une invitation à « penser et à se comporter davantage comme des Amérindiens ». L'écologie est plus qu'un ensemble de politiques, c'est un mode de vie et pour reprendre l'expression de Sioui, une morale sociale.

# Un mariage de culture et d'argent

ÉCONOMUSÉOLOGIE  
Comment rentabiliser une entreprise culturelle

Cyril Simard  
Montréal, Centre éducatif et culturel, 1989, 170 pages

JEAN SIMARD  
de l'Université Laval

## CEUX qui ont assisté en janvier au 10e colloque de la Fondation de l'entrepreneurship ont pu apprendre

qu'un musée pouvait se passer de subventions gouvernementales, s'autofinancer et même devenir rentable.

Les conditions pour y arriver sont exposées dans le tout nouveau livre de Cyril Simard.

Ce n'est pas d'hier que créateurs, producteurs et gestionnaires de la culture veulent convaincre qu'ils ne sont pas des entrepreneurs mais participent activement au PNB et créent des emplois. Cyril Simard, architecte et ethnologue qui s'est surtout fait connaître par ses nombreuses publications sur les métiers d'art, propose maintenant à tous ceux,

muséologues, gestionnaires, artisans, agents de tourisme, qui désirent mettre en valeur le patrimoine culturel et qui veulent en vivre, un guide pratique qui leur permette d'autofinancer leur projet.

Mot neuf, réalité originale aussi, l'économuséologie se définit comme « une petite entreprise de type artisanal en exploitation, produisant des objets traditionnels ou contemporains et à connotation culturelle, dotée d'un centre d'animation et d'interprétation de la production, valorisant les qualités environnementales et patrimoniales d'un bâtiment ou d'un site et dont l'objectif fondamental est d'atteindre un autofinancement complet du système ».

Ce guide pratique s'appuie sur une expérience concrète puisque l'auteur, reprenant l'héritage du papier fait main légué par Mgr Félix-Antoine Savard, mit sur pied le premier économusée, la papeterie Saint-Gilles et le centre Félix-Antoine-Savard à Saint-Joseph-de-la-Rive, qu'il inaugura en 1988 : une entreprise artisanale en difficulté devenue après cinq ans d'efforts une entreprise-musée qui accumule maintenant des rentes.

**GUÉRIN**  
littérature

**JEAN-BAPTISTE MAUROUX**  
**LE MIROIR DE D'ALEMBERT**

Une saga pathétique et hautement lucide de l'homme en exil.

# De la neige comme fantasma orgiaque

**L'ORGIE, LA NEIGE**  
Patrick Grainville  
Paris, le Seuil, 1990, 321 pages



Lisette  
**MORIN**

▲ Le feuilleton

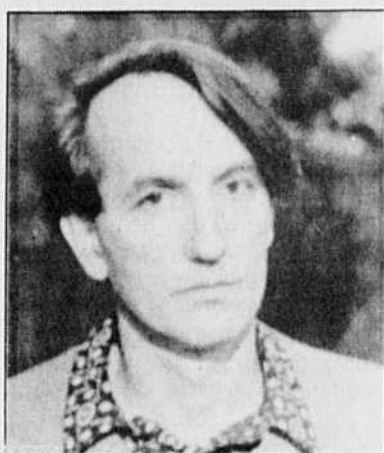
« AH ! que la neige a neigé ! », gémissait dans « le spasme de vivre » notre pauvre Émile Nelligan.

Plus cérébral, mais non moins laconique, Paul Valéry, poète plus universellement connu, comparait la neige à un « pur désert tombé des ténébres sans bruit » et venant « effacer les traits de la terre enchantée ».

Patrick Grainville, romancier, prix Goncourt 1976 pour *Les Flamboyants*, connu et même reconnu pour ses fantasmes érotiques, qui atteignent même la frange de la pornographie dans *L'Atelier du peintre* (1988), débloquent, dans une avalanche de mots, sur la fascination de la neige,

dans sa Normandie natale. Par un hiver sans aucun doute exceptionnel par sa longueur et la quantité de neige accumulée, l'auteur de *L'Orgie, la neige* retrouve une saison bénie de son adolescence, celle de ses quinze ans, alors que « la neige était là, partout, abondante, infinie », que « son paysage barbare s'étendait dans le ciel gris ».

Autant que la neige, la chasse est la passion du narrateur. Avec sa chienne Noire, il parcourt la campagne, les bois et les bords de mer, tirant sur les oiseaux, le petit gibier et même sur une laie, longtemps poursuivie sans jamais être abattue, qui deviendra l'animal mythique de cette histoire.



Patrick Grainville

Après trente ans, le garçon qui reçut de son père l'initiation à la chasse, pour tous les deux une

passion grisante (« nous étions tous les deux visionnaires de l'animalité »), revit non seulement son enfance mais remonte, par les récits de sa mère et des gens de sa famille, jusqu'à sa conception et à sa naissance. Des pages très douces, très tendres mais également très drôles, comparant l'étreinte qui lui valut la vie à un amour de cinéma, entre Greta Garbo et Gregory Peck. Hors ses quotidiennes sorties pour la chasse, le garçon visite, dans une ferme voisine de la maison paternelle, Yolande, qui est asthmatique, qui le reçoit dans sa chambre où ils se livrent à des jeux amoureux qui ne les mèneront à l'accomplissement que vers la fin du récit. Un pêcheur, sauvage et athlétique, qui lutta tout une nuit contre un congère monstrueux, est l'amant de Solange, la soeur aînée de la malade Yolande. Ce petit monde, dans lequel le narrateur passe de l'adolescence à l'âge adulte, le vert et dru paradis de ses amours encore imprécises, bien que décrites avec les mots crus qu'utilise le romancier Grainville, sont moins importants et moins crédibles que ses descriptions, variées, sans cesse reprises, de l'hiver neigeux qui fut celui de ses quinze ans. Peu de romanciers québécois, à ma connaissance, ont su parler de l'im-

mensité neigeuse, qui devrait pourtant leur être si familière, avec un vocabulaire si riche et si convaincant. Il y a jusqu'aux oies sauvages, s'abattant tout autour du chasseur et de sa chienne, qui ne vont pas sans me rappeler les nôtres qui sont sans doute les mêmes, dans leur migrations annuelle au cap Tourmente ou à Montmagny. Des fort belles pages, nourries sans aucun doute de souvenirs précis, d'un temps béni que regrette l'homme de quarante ans : « Près de trente ans me séparent des dieux et de l'osmose. Je suis sorti du grand hiver comme on sort de l'étre, du cercle de l'éternité. J'ai perdu ma couronne d'enneigé »...

Devenu professeur, écrivain, critique, l'auteur se dit « mutilé à jamais, coupé du cosmos. Enchaîné à la langue, à ses fantomatiques maillons. Pauvre Crussoé qui n'a pour ultime recours que de construire un double du vrai monde, dans la solitude et le bannissement, une cabane de papier ». Suit une longue plainte, où enterré sous la masse des volumes à lire, il ne se voit plus autrement que comme « une carapace de bouquins »...

Revenu chez ses parents, désormais vieillies, chez son père qu'il entraîna une dernière fois à la chasse, ce narrateur qui a toutes les chances d'être Grain-

ville lui-même, reprend son hymne à la forêt, à la mer. Il avoue qu'il ne peut oublier l'orgie de la neige, les oies blanches, « toujours libres là-bas, hors d'atteinte »... « C'est pourquoi, confesse-t-il, je me suis goinfré de mots nombreux, riches, nourriciers. Il me les fallait musclés, drus, chatoyants, tramés en ramures denses, étoilées. A satiété j'ai puisé dans le sein du verbe pour combler la fringale première... »

Orgiaque, la neige, dans le roman de Patrick Grainville. Mais, pour la retrouver, la décrire, la chanter, la louer à l'infini, c'est une orgie de mots qu'il nous impose, j'allais même écrire qu'il nous inflige. Ce concert est quelquefois lassant. En tout cas, il laissera peut-être des lecteurs et des lectrices, épuisés par le long hiver, par l'ensevelissement sous la neige, qui se répéteront plutôt le dernier quatrain de *Soir d'hiver* :

Pleurez, oiseaux de février,  
Au sinistre frisson des choses,  
Pleurez, oiseaux de février,  
Pleurez mes pleurs, pleurez mes roses,  
Aux branches du genévrier.

## Les lettres retrouvées

PARIS (AFP) — Chaque fois qu'elle était séparée de Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir écrivait pratiquement tous les jours à son « tout cher petit être », avec qui elle allait former le célèbre couple-phare de l'intelligentsia française.

Publiées par Gallimard, 321 lettres inédites — couvrant les périodes allant de 1930 à 1963 — révèlent sans fard l'auteur du *Deuxième sexe* qui avait juré avec son compagnon de tout se dire, dans une « parfaite translucidité ».

En 1983, était publiée sous le titre de *Lettres au Castor*, la correspondance de Sartre à Simone de Beauvoir. Le « charmant castor » pensait alors que ses lettres à elles étaient perdues. C'est seulement en 1986, l'année de la mort de la philosophe, que Sylvie Le Bon de Beauvoir, sa fille adoptive, tomba sur un gros paquet au fond d'un placard. C'étaient les lettres, la plupart encore soigneusement conservées dans leurs enveloppes adressées à « Monsieur Sartre ». Elles ne furent pas publiées de son vivant, conformément à son désir.

Avec cette correspondance écrite principalement pendant la « drôle de guerre » (septembre 1939-mai 1940), Sartre étant mobilisé, on dispose désormais d'une correspondance croisée — entrée en août par datation à la Bibliothèque nationale — entre ces deux personnages.

Gallimard publie également le *Journal de guerre* de la philosophe de septembre 1939 à janvier 1941, constitué par sept carnets, en « complément de la cor-

respondance ». Sartre, et Beauvoir qui qualifiait leur relation de « mariage morganatique », avaient fait le pari terrible de la sincérité totale. Ceux qui rencontraient le couple étaient frappés par cette « étrange intimité guidée ».

Dans la correspondance, le vouvoiement est de rigueur mais la tendresse est grande entre le père de l'existentialisme et la théoricienne du féminisme. En témoignent les qualificatifs : une variation infinie du « cher petit être », « tout cher petit être », allant même jusqu'à : « Je vous embrasse tout passionnément, tout petit charme, petit tout charme, petit charme tout ».

En revanche, Beauvoir narre crûment et souvent séchement, ses occupations amoureuses, ses amants comme Bost, un ancien élève de Sartre, ses liaisons féminines, avec Védérine, Sorokine, Olga dite Kos, ancienne élève de Castor, qu'au besoin ils partageaient, dans un climat digne des *Liaisons dangereuses* : « Quand je vois tous ces déchets et toutes ces petites personnes aimables et faibles comme Védérine, Kos etc, ça me fait plaisir de penser comme nous sommes solides, vous et moi - je trouve que jusqu'ici c'est un succès pour notre morale et notre manière de vivre ».

## Trieste et son poète

**UMBERTO SABA**  
Franck Venaille  
Paris, Seghers  
coll. « Poètes  
d'aujourd'hui »  
1989, 190 pages

**JEAN ROYER**

ON NE PENSE pas à Umberto Saba (1883-1957) sans évoquer sa ville natale, Trieste.

C'est ce qu'a réussi Franck Venaille, qui a suivi les traces de l'homme et de l'oeuvre dans ce petit essai exemplaire de la collection « Poètes d'aujourd'hui ».

Venaille nous redonne l'oeuvre du poète triestin dans le miroir de sa vie. Umberto Saba, grand mélancolique de « la sereine désespérance » et du « coeur mortel », selon les titres de deux de ses recueils, portait en lui les névroses et les contradictions de sa ville.

À le suivre dans le quotidien et l'intimité de sa vie, nous découvrons une oeuvre tour à tour lumineuse et douloureuse, tourmentée devant la mort toujours présente.

C'est avec une grande pudeur, empreinte de la connaissance de l'homme et de l'oeuvre, que Venaille nous entraîne dans la vie de Saba, au coeur des événements qui l'ont marqué et qui ont inspiré un des plus purs poètes italiens.

La vision de Saba est toujours tragique mais ce *Canzoniere*, le livre de sa vie dont on nous offre ici un choix de textes nombreux, sait aussi mettre en relief les beautés d'une vie : les ombres de la ville, la grâce d'une femme, le charme d'un adolescent et les oiseaux à la fenêtre de l'instant. On n'oublie pas cette poésie d'une étonnante simplicité et d'une intimité exemplaire avec un destin d'homme.

# PUM

## SCIENCES POLITIQUES

**L'ÉVOLUTION DES POLITIQUES SOCIALES AU QUÉBEC 1940-1960**  
Yves Vaillancourt

**CAPITALISME, SOCIÉTÉ ET CULTURE AU JAPON**  
Bernard Bernier  
Quelles sont les étapes et les péripéties du développement du Japon de 1868 à 1919 le premier pays non occidental à s'être industrialisé ?  
ISBN 2-7606-0820-4 — 456 p. — 30 \$

**ÉVOLUTION DES POLITIQUES SOCIALES AU QUÉBEC 1940 à 1960** Yves Vaillancourt  
Avec l'étude des politiques sociales au Québec, une révision des programmes sociaux tant fédéraux que provinciaux.  
ISBN 2-7606-0823-9 — 513 p. — 39 \$

**GRANDS SEIGNEURS ET MULTINATIONALES** Michel Duquette  
La politique de l'éthanol au Brésil. Comment le Brésil, pays en voie de développement, a fait face au choc pétrolier. Un ouvrage qui aborde l'économie brésilienne sous l'angle de sa politique énergétique.  
ISBN 2-7606-0432-2 — 241 p. — 24 \$

**LE SYSTÈME POLITIQUE DES ÉTATS-UNIS** Edmond Orban  
Une analyse du système politique américain qui tient compte des mutations récentes et des besoins croissants d'une grande société industrielle.  
ISBN 2-7606-0786-0 — 344 p. — 32 \$

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

DIFFUSEUR EXCLUSIF : GAËTAN MORIN ÉDITEUR — C.P. 180 BOUCHERVILLE QC J4B 5E6

## DES LIVRES À DÉCOUVRIR...



Chantal HÉBERT  
**Le burlesque québécois et américain**

Textes inédits

Entre 1920 et 1950, le théâtre burlesque a fait rire des milliers de Québécois et Québécoises. Cette étude comparée du burlesque québécois et américain nous renseigne sur la mécanique de ce théâtre, les raisons de sa popularité, les besoins sociaux auxquels il répondait et l'influence qu'il a pu avoir sur les spectateurs et spectatrices. **352 pages, 23 \$.**



Lucie ROBERT  
**L'institution du littéraire au Québec**

Qu'est-ce qui fait qu'un texte est littéraire ? Comment, au Québec le littéraire a été institué en tant que valeur esthétique accordée à certains écrits plutôt qu'à d'autres. Comment, aussi, la littérature et la valeur esthétique qui la fonde sont devenues au fil des ans nationales, d'abord canadiennes, puis canadiennes-françaises et québécoises. **282 pages, 26 \$.**



**L'histoire littéraire**  
Théories et méthodes

sous la direction de Clément Moisan

Cet ouvrage réunit une vingtaine de textes où les auteurs, tant européens, qu'américains, canadiens et québécois, ont abordé tous les aspects essentiels de l'histoire littéraire d'hier et d'aujourd'hui, afin de trouver les voies à un avenir renouvelé. **296 pages, 29 \$.**

### BON DE COMMANDE

Veillez m'envoyer le(s) ouvrage(s) suivant(s) :

\_\_\_\_\_ exemplaire(s) LE BURLESQUE QUÉBÉCOIS ET AMÉRICAIN à 23 \$ chacun.  
\_\_\_\_\_ exemplaire(s) L'INSTITUTION DU LITTÉRAIRE AU QUÉBEC à 26 \$ chacun.  
\_\_\_\_\_ exemplaire(s) L'HISTOIRE LITTÉRAIRE à 29 \$ chacun.

Date \_\_\_\_\_  
 Paiement ci-joint (chèque ou mandat) \$ \_\_\_\_\_  
 MASTER CARD n° \_\_\_\_\_  
Date d'expiration de ma carte de crédit \_\_\_\_\_ Tél. : \_\_\_\_\_  
Signature \_\_\_\_\_  
Nom (en majuscules) \_\_\_\_\_  
Adresse \_\_\_\_\_

En vente chez votre libraire ou chez l'éditeur

**LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL**

Avenue de la médecine, Cité universitaire  
Sainte-Foy G1K 7P4 ☎ 418 656 5106

**GUÉRIN**  
littérature

SUZANNE PARADIS

**L'ÉTÉ SERA CHAUD**

Une écriture tout en finesse où le thème de la mort est développé sous le signe du délire intérieur.

# Livres

## Un logiciel pas comme les autres

GUY FERLAND

« Lise Payette ? Une traditionaliste volante abaissant les oublis.

Simone de Beauvoir ? Une romantique grasse désorganisant les seiches.

Robert Bourassa ? Un rationaliste sauté berçant des ombilics. Jacques Parizeau ? Une walkyrie technologique ! Les philosophes élèvent les lunes larmoyantes.

Je suis une papesse qui veille ! Heidegger ? Un moloch surréaliste questionnant les panthéismes.

Qui argumente aime ! Jean-Paul II ? Un langage intensif concevant des éternels.

Je suis un fauviste qui souffre ! Tout athéisme est un cristal. Or la purgation est un athéisme. Donc la purgation est un cristal. Qui veut une terminologie veut un canon.

Je suis un éditorialiste qui souffre !

Celui qui a écrit ces lignes mystérieuses et pleines de sous-entendus se nomme Prisme. Il a pour père et mère deux joyeux lurons en Claude Frascadore et François Raymond.

Le premier est compositeur de musique de formation et travaille à son compte en informatique. Le second est professeur de philosophie et termine présentement une thèse de doctorat sur Marcel Duchamp.

Prisme n'est pas une personne comme les autres. En fait, il s'agit d'un logiciel doté de la faculté d'écrire à partir de données de base, d'un vocabulaire et du hasard.

Toute cette histoire a com-



Les parents de Prisme, François Raymond et Claude Frascadore.

mencé comme dans un conte de fées. Il était une fois un représentant en instrument de cueillette de données qui s'amusa à créer des programmes sur un petit ordinateur portable « radio-shack TRS-80 ». Un jour, Claude, c'est son nom, parla des possibilités inouïes des ordinateurs à son ami François qui travaillait sur le multiple. Par jeu, les deux compères décident de créer des programmes de permutations à partir de structures de phrase déterminées. Entre-temps, Claude fonde sa propre compagnie, Accès-logiciel, qui produit des logiciels en cueillette de données et de contrôle industriel.

« Au départ, l'idée était simple, explique le concepteur : un ordinateur peut reproduire presque indéfiniment ce qu'on lui met en mémoire. On a donc mis en programme des structures de phrase du type Sujet-Verbe-Com-

plément. D'un autre côté, il fallait construire un vocabulaire. On a pris les mots de différentes sources en inscrivant, dans chaque cas, le type de mot et son genre (substantif, verbe, adjectif, etc.). À partir de ces deux éléments de base, l'ordinateur réalisait des permutations le nombre de fois qu'on lui demandait. »

« Ce premier type de programme quelque peu rudimentaire s'appelait Permute, poursuit François Raymond. On a laissé tomber le nom parce que, en changeant les consonnes de place, on obtenait Merpute, ce qui aurait indubitablement terni notre produit... »

Quoi qu'il en soit, en six années de valeureux efforts, Claude Frascadore estime qu'il a mis en travail l'équivalent de 200 000 \$ en salaire pour aboutir à son logiciel Prisme, qui sera sur le marché dans le cours de l'année. Le pro-

duit a beaucoup changé au fil du temps.

Non seulement le logiciel réalise des permutations à l'intérieur de structures de phrases simples, mais il accorde les verbes et les adjectifs avec les mots auxquels ils se rapportent. Prisme peut ainsi produire des phrases à partir d'une idée choisie par l'opérateur ou au hasard.

Ces phrases sont de trois types : chaotiques ; chaotiques mais devenant sensées si elles sont modifiées ; et sensées.

Comme les permutations à l'intérieur des structures de phrases sont effectuées mécaniquement, on obtient ainsi soit des cadavres exquis, d'un point de vue littéraire, ou des opérateurs d'esprit (*Mind opener*), d'un point de vue philosophique.

« L'intérêt pour nous de la mise en marché de ce logiciel est de fournir un outil nouveau qui permet à l'utilisateur de comprendre sa langue tout en s'amusant. »

Dans le même esprit de recherche sur les rapports entre l'informatique et la langue, deux chercheurs de la région de Québec, Jean-Yves Fréchette et Raymond Hamel, ont créé un logiciel du même type qui est sur le marché. Il s'agit de LogiTexte version 1.0, une conception textuelle assistée par ordinateur, qui a déjà servi au niveau secondaire à l'apprentissage du français.

Finalement, on peut dire, comme le souligne François Raymond, que ce type de logiciel défie les lois de notre inconscient en produisant des phrases inimaginables autrement. En effet, l'ordinateur a une attitude nominaliste sur la langue et la création littéraire.

## LITTÉRATURE JEUNESSE

DOMINIQUE DEMERS

MON LIVRE À MOI

Texte et illustrations de Charlotte Voake Gallimard Paris, 1989, 45 pages

Plus qu'un imagier : un véritable almanach des petits ! Un bouquet de lettres et de chiffres, de couleurs, de rimes et de fleurs ; tout à la fois bestiaire, herbier, livre de comptes et abécédaire. Pour apprendre le nom des fruits et des insectes, des véhicules et des formes comme des jours de la semaine. Une mise en page sautillante, des images folles et gaies qui ne perdent rien de leur lisibilité. Un livre à grignoter à deux en prenant plaisir à combler de remarques et d'échanges les silences entre les images et les pages.



CHIEN BLEU

Texte et illustrations de Nadja L'école des loisirs Paris, 1989

La petite Charlotte se lie d'amitié avec un grand chien bleu que ses parents refusent d'adopter. Un jour, elle se perd dans la forêt où rôde l'Esprit des bois déguisé en panthère noire. Chien bleu l'y rejoint et lutte toute la nuit contre l'Esprit déchaîné. Au petit jour, Charlotte et Chien Bleu rentrent à la maison où il y a désormais une place pour les deux. « Veux-tu rester avec moi pour toujours ? », demande Charlotte. L'immense animal lumineux s'étend tout près d'elle à côté du lit et répond : « Je resterai toujours auprès de toi. »

L'envoûtement débute dès les premières images, immenses sur de vastes doubles pages. Des peintures tour à tour tristes, affolantes et terrifiantes cèdent finalement l'espace à des compositions euphorisantes, sereines et rassurantes. On en sort tout chamboulé. Une grande histoire d'amour.

LE PRINCE GRENOUILLE

Jacob et Wilhelm Grimm Illustré par Binette Schroeder Raconté par Anne-Marie Chapouton Éditions Nord-Sud, Suisse

L'histoire d'une princesse si belle que le soleil s'émerveillait chaque fois qu'il éclairait son visage. Une grenouille repêche sa balle d'or dans la fontaine et, pour la récompenser, la princesse doit partager avec elle sa table et son lit. Le soir, dégoûtée et en colère, la princesse jette de toutes ses forces la grenouille contre le mur et c'est un prince aux beaux yeux d'amitié qui retombe à sa place.

Selon Bruno Bettelheim, ce conte dit que pour pouvoir aimer il faut être capable d'exprimer des sentiments, même négatifs, et que les premières expériences sexuelles peuvent être repoussantes. Que les enfants en tirent ou non cette signification, ils seront éblouis par les illustrations de Binette Schroeder. Ses peintures disent le désir et l'angoisse, le désenchantement et la férie à partir de contours et de riches dégradés ou des lambeaux de lumière et de fines pluies d'or percent le brouillard.

LA BALEINE AUX YEUX D'OR

Texte de Chantal de Marolles Illustré par Bernadette Pons Grasset-Jeunesse, Paris 1989

La merveilleuse histoire de Noll, un petit garçon malheureux qui n'a, pour seul réconfort, que l'amitié d'une baleine aux yeux d'or. Lorsque le roi capture les yeux de son amie qui, désormais, gémit en se cognant aux vagues, Noll accepte de risquer sa vie pour lui rendre son fabuleux trésor.

Un conte poétique traversé de lumière où l'on entend les froissements d'eau de mer et le cœur battant d'une baleine. Chantal de Marolles et Bernadette Pons célèbrent l'amitié avec des images et des mots graves et percutants où triomphe le bonheur et la sérénité.

SAUVEZ MA BABOUCHE !

Texte de Gilles Gauthier Illustré par Pierre-André Derome La courte échelle Coll. « premier roman » Montréal, 1989, 62 pages

Les trois mousquetaires ont perdu leur seul membre à quatre pattes : Babouche, la vieille chienne de Carl. Avec l'aide de leurs parents, Carl et Garry libèrent la pauvre Babouche emprisonnée à la fourrière. Un minuscule roman très bien construit où l'auteur réussit, dans une langue claire et sobre, à aborder des sujets délicats avec beaucoup de justesse et de sensibilité. En cherchant avec lui sa Babouche, Carl apprend le secret de son meilleur ami : comme sa chienne, le père de Gary a déjà vécu derrière les barreaux. Mais surtout, ce précieux petit roman parle de la mort aux enfants. Carl découvre en pleurant « qu'on peut toujours sauver une vieille chienne de la fourrière, mais pas de la vieillesse, ni de la mort. » Les illustrations servent admirablement ce beau texte couronné du prix Alvine-Bélisle 89.



CIEL D'AFRIQUE ET PATTES DE GAZELLE

Robert Soulières Pierre Tisseyre Coll. « Conquêtes » Montréal, 1989, 256 pages.

« En plus de contenir 256 pages, ce roman comprend : une chanson, un film western, une improvisation théâtrale, un passage dont vous êtes le héros, la plus longue énumération de toute la littérature québécoise pour la jeunesse, des illustrations, quelques notes de musique, beaucoup d'aventures et encore plus d'humour, des sourires et des clin d'œil, etc. » C'est ce que dit le résumé publicitaire au dos du livre et, pour une fois, la publicité ne ment pas. Robert Soulières avait déjà séduit les jeunes lecteurs — et le jury du prix du Conseil des Arts — avec ses impertinences et ses bouffonneries dans *Casse-tête chinois*. Ici, il ne récidive pas : il empire ! Plus fou, tu meurs...

LA VIE EST UNE BANDE DESSINÉE

Denis Côté Pierre Tisseyre Coll. « Conquêtes » Montréal, 1989, 209 pages

Chacun de ces quatre nouvelles explore un univers étonnant de façon inédite. Un jeune dévoreur de bandes dessinées dénêche un exemplaire de *Tintin en Bordurie*, un magicien est accusé d'utiliser sa magie pour exercer le métier de bandit et une Québécoise d'origine cambodgienne découvre que l'homme de son cœur est peut-être un pirate de l'informatique. Les jeunes lecteurs peuvent aussi se glisser dans le personnage de Luce, une maigrichonne à lunettes, vedette de la nouvelle dont vous êtes l'héroïne. Pour Denis Côté et ses héros, la vie n'est pas un roman mais une bande dessinée : une aventure folle, passionnante, peuplée de personnages plus grands que nature, de hasards foudroyants et de dénouements imprévisibles.

## LA VITRINE DU LIVRE

GUY FERLAND

L'ORTHOGRAPHE EN UN CLIN D'OEIL

Jacques Laurin Les Éditions de l'Homme 288 pages

« Ce petit manuel n'est ni un dictionnaire ni une grammaire, explique l'auteur. C'est avant tout un aide-mémoire », dans lequel le lecteur VOIT les mots difficiles à orthographier, les genres incertains de certains mots, les pluriels des mots composés, les mots qui prennent un accent, etc. Les difficultés majeures du français sont ainsi vu en un clin d'œil, comme le titre l'indique.

HISTOIRES ÉTRANGES ET FANTASTIQUES D'AMÉRIQUE LATINE

Claude Couffon Métailié 506 pages

QU'ONT en commun Miguel Angel Asturias, Jorge Luis Borges,

Alejo Caprentier, Juan Carlos Onetti, Adolfo Bioy Casares, Julio Cortazar, Carlos Fuentes, Gabriel Garcia Marquez, Hector Biancotti, Mario Vargas Llosa et Jorge Amado ? Rien, sinon qu'ils sont tous des auteurs latino-américains. De la même façon que le précédent ouvrage, Claude Couffon présente une trentaine d'écrivains latino-américains qui ont marqué, chacun à leur façon, la littérature mondiale.

NOTRE CLÉMENCE

Hélène Pedneault Les Éditions de l'Homme coll. Paroles d'ici 448 pages

« J'ai choisi *Notre Clémence* comme titre parce que je n'ai pas voulu chanter sur elle en solo, dit l'auteur. Alors j'ai écrit un quatuor à cordes (sensibles) : Clémence, la famille et les amis, les autres (les journalistes) et moi. J'ai donc demandé des textes à des amis de Clémence, à sa sœur, à des gens qui ont travaillé avec elle ou qui ont été influencés par elle. J'ai écumé la Bibliothèque nationale et les archives de Radio-Canada pour dénicher tous les articles écrits sur elle depuis trente-deux ans. (...) Je vous donne « ma » Clémence, à l'intérieur du « notre » avant le prénom. Je fais partie d'une histoire d'amour collective avec une artiste, la seule au Québec à qui on a donné ce « notre » avant le prénom. »

PROMENADES AVEC ROBERT WALSER

Carl Seelig Rivages 178 pages

DANS ces *Promenades avec Robert Walser*, l'écrivain allemand auteur des *Enfants Tanner* et du *Commis*, entre autres, s'est con-

fié à son ami Carl Seelig, qui a tenu le journal de leurs échanges entre 1936 et le 25 décembre 1956, date de la mort de Walser, près de la clinique de Herisau en Suisse, où il était entré vingt ans plus tôt. Walser confie à celui qui fera éditer ses oeuvres complètes des propos ironiques sur son oeuvre, sur la culture allemande, la littérature, etc.

UNE PETITE LIBERTÉ

suivi de Dire oui à Clarice Lispector Triptyque 100 pages

APRÈS avoir travaillé dix ans en psychiatrie infantile, Marie-Ange Depierre vient de terminer une thèse de doctorat en littérature comparée et nous offre des petits récits qui s'inscrivent entre murmure et cri. Dans une deuxième partie, le recueil présente des textes inspirés librement de la lecture de Clarice Lispector.

FAUST ET ANTIGONE

ou Le roman-spectacle Presses de la Renaissance coll. « Les essais » 210 pages

DANS LE pays du rêve, où la réalité se confond avec la fiction, Faust et Antigone discutent. Un beau jour, ils conversent sur l'art de raconter, ils débattent, ils s'accordent à penser que seuls les récits, l'imaginaire, donnent un sens aux actes des humains, à leur Histoire, à leurs sciences. La théorie devient roman, l'essai une comédie, la fable un poème tragique...

L'HOMME DONT LES DENTS ÉTAIENT TOUTES EXACTEMENT SEMBLABLES

Philip K. Dick Terrain vague. Losfeld 386 pages

EN RELISANT ses romans restés jusqu'alors inédits, Philip K. Dick écrivait ceci au mois d'août 1981 : « Dans le lot, j'ai découvert un petit bijou : mon dernier roman "non-S.-F.". Intitulé *L'homme dont les dents étaient toutes exactement semblables*, c'est un livre écrit sans effets inutiles, empreint d'une certaine tendresse et pourtant drôle par moments... Cela se lit comme un mélange de Nathaniel West et

F. Scott Fitzgerald. »

LA CHASSE AU LÉZARD

William Boyd Seuil 270 pages

L'auteur de *Un Anglais sous les tropiques* et de *Comme neige au soleil* (le livre à propos duquel Bernard Pivot avait promis un remboursement à tout lecteur non-satisfait), entre autres, propose à tous ses fidèles lecteurs et aux novices en « Boydmanie » un recueil de nouvelles des plus charmantes. Que ce soit *La chasse au lézard* ou les angoisses sexuelles d'un collégien, en passant par les obsessions d'un maniaque de piscine à Los Angeles, on retrouve dans toutes les histoires le ton mi-figue mi-raisin caractéristique de Boyd. Et l'inénarrable Morgan Leafly, l'étudiant d'« Alpes-Maritimes ».

LE ROMAN QUÉBÉCOIS DE 1944 À 1965

Maurice Arguin L'Hexagone 278 pages

Cet essai est le résultat de dix ans de travail. Ce n'est pas qu'une simple rétrospective de la production romanesque québécoise de 1944 à 1965. Il s'agit d'une étude qui met en perspective toute une problématique sociale qu'a vécu le Québec à une période fondamentale de son histoire avec la création romanesque qui était témoin et parfois moteur de ces changements.

LES ÉCRIVAINS SONT-ILS BÊTES ?

Roger Nimier Rivages 200 pages

Ce volume rassemble des textes de Rogier Nimier sur la littérature, publiés entre 1947 et 1962 dans différentes revues. « Car l'ennui de me tenir assis devant mes cahiers, cette cruelle épreuve que je m'imposais au milieu des épreuves, m'avait un peu mûri, me donnant parfois de l'orgueil, parfois aussi le goût de la vérité, parfois même l'appétit de me connaître. Cet appétit, pourtant, je ne l'avais jamais eu plus d'une minute à la fois — minutes perdues dans un grand bonheur involontaire : celui de ne pas m'intéresser à moi. »

**estuaire**  
C.P. 337, succ. Outremont, Montréal, QC, H2V 4N1

**LE POÈME EN REVUE**

Un escalier, le bout de chaussures noires sur les marches, une lumière directe si on lève la tête, un enfant et à côté, un autre - moi. Ça pourrait s'écrouler, je plourrais ne pas être.

Jean-Marc Desgent

**Une lumière directe**  
lancement no 55 le jeudi 15 mars aux terrasses St-Sulpice 1680, rue St-Denis Montréal, 844-9458 à 17h00

**Notes de voyage**  
journal, lettres, poèmes d'Allemagne, de France, d'Amérique latine de N. Brossard, M. Ouellette-Michalska, C. Beausoleil, Jean-Paul Daoust

**et des poèmes de**  
J.M. Desgent, F. Lachaine, M. Lemaire, J. Ouellet, Y. Lag, H. Blais, Y. Roy.

Abonnements pour quatre (4 numéros)  
ABONNEMENT ÉTUDIANT/ÉCRIVAIN 15,00\$ □  
ABONNEMENT RÉGULIER 18,00\$ □  
ABONNEMENT POUR INSTITUTIONS 30,00\$ □  
ABONNEMENT DE SOUTIEN 30,00\$ □  
ABONNEMENT À L'ÉTRANGER 35,00\$ □  
CHAQUE NUMÉRO 6,00\$ □

Nom \_\_\_\_\_  
Adresse \_\_\_\_\_  
Code \_\_\_\_\_

VEUILLEZ M'ABONNER À PARTIR DU NUMÉRO \_\_\_\_\_

**ITALO CALVINO**

magazi

ITALO CALVINO

ENTRETIEN RAY BRADBURY

En vente chez votre libraire DIFFUSION PROLOGUE

**CAROLE FRÉCHETTE**

**BABY BLUES**

THÉÂTRE

• Cette première pièce de Carole Fréchette, véritable théâtre de l'intime, manifeste avec éclat une nouvelle sensibilité.

**LES HERBES ROUGES**

96 pages - 14,95\$

**CAROLE FRÉCHETTE**

**BABY BLUES**

LES HERBES ROUGES / THÉÂTRE

# Le plaisir des Livres

## De l'humour tchèque à la satire politique

### LA FAÇADE

Libuše Montikova  
Traduit de l'allemand  
par Nicole Casanova  
Pierre Belfond, 1989, 340 p.



Alice  
**PARIZEAU**  
Lettres  
étrangères

La seule richesse de l'humanité c'est l'art, c'est la musique, mais surtout la peinture et la sculpture.

Libuše Montikova, femme de lettres, transpire et il est très bon son bouquin !

En scène quatre artistes, ni jeunes, ni séduisants, mais on s'attache à eux dès la première page. Orten, le graveur, Podol, Patera et Maltzahn sont à la fois drôles et pathétiques dans leur effort de sauver la façade du vieux château inutilisable à cause de son chauffage qui ne fonctionne pas, de l'humidité de ses murs et de plusieurs autres inconvénients.

L'action qui demeure vivante et crédible avance sur trois plans. Certes, il y a les travaux décrits d'une façon à ce point réaliste qu'on a l'impression presque de sentir la poussière de plâtre qui recouvre les visages de quatre hommes, mais en même temps on vit avec eux au jour le jour et on fait connaissance avec leur entourage. Il y a aussi des scènes fort cocasses où Podol chasse à coups de giclées

de mortier un « héros socialiste du travail » qui avec un groupe de sokhoziens visite le château. Il prend ainsi des risques graves, mais le soir même ils boivent ensemble la bière à la taverne et se posent entre Tchèques des questions sur leurs véritables origines et sur les différences qui séparent les natifs de la Bohême et de la Slovaquie. Au même moment dans les cuisines du « Bélier » on prépare le fromage de tête au cumin et Maltzahn pour qui ce plat national est trop gras, demande : « qu'est-ce qui les intéresse, dans la brasserie, ces sokhoziens, le monopole sur la bière ou le berceau de Smetana ? »

Les quatre artistes évoquent à travers les événements les grands musiciens et les grands écrivains, tout ce dépôt de la culture tchèque qui malgré les changements politiques demeure l'héritage de ceux qui savent encore regarder, écouter et apprécier, tandis que les autres se fondent dans les masses informes des « hommes creux ». Sans cesse tempéré par la fantaisie, le symbolisme de Libuše Montikova atteint une dimension universelle. Quand Marie, une femme fort séduisante, une artiste elle aussi, raconte à Orten les découvertes culturelles faites lors de sa mission au Japon, on s'amuse ferme ! Ensemble, ils décident finalement d'envoyer une pétition à la Cinémathèque de l'Institut Cinématographique de Prague pour protester contre le doublage des films qu'il considèrent comme une « malédiction ». Tout cela après une longue discussion sur le cinéma en général et certains films américains en parti-

culier, puis français... On comprend que plusieurs impérialismes culturels passent d'abord par les grands et petits écrans !

À la faveur des échanges culturels internationaux, on assiste à la réception donnée par madame la Conseillère qui parle de la « rénovation nationale » et de l'organisation de « l'Exposition du Jubilé pour l'année Smetana ». Les quatre artistes sont délégués au Japon et de là invités en Sibérie où les savants les informent sur les dernières découvertes mathématiques. Comme il s'agit d'artistes la situation se complique d'autant qu'ils avouent en toute sincérité leur manque total d'intérêt pour les sciences.

Libuše Montikova, professeur de littérature comparée à l'Université de Kassel et de Brême en Allemagne de l'Ouest, auteur de plusieurs essais dont celui sur Franz Kafka, son compatriote et peut-être aussi, en matière de écriture son maître, a un sens de l'humour qui exige beaucoup de culture. Tout passe dans son roman, de la fraude du plébiscite d'après-guerre jusqu'à l'action des tanks soviétiques à Prague, en 1968, des influences de Maïakowski jusqu'à la faillite du réalisme socialiste dans le domaine de la peinture et de l'architecture. Des références à certaines expériences significatives, à la fois lugubres et très drôles, telles les folles dépenses faites en pleine crise de famine pour édifier à Moscou une réplique fidèle de la tour Eiffel et un peu plus tard pour construire des habitations à loyers modérés, identiques à celles de la Cité Soleil de Marseille, complètent cette charge contre les prétentions culturelles immuables des Russes. Du « Village à la Potem-

kine » jusqu'à la « Cité Soleil », la distance n'est pas si grande finalement !

Vers la fin du roman la situation de quatre artistes risque de tourner au drame quand on fait disparaître leurs passeports. Heureusement Orten parvient à séduire Lena, La Grande Chamane qui organise leur retour par des moyens tout à fait inédits.

« Les hommes sont des belles créatures parfois, constate-t-elle, mais ils sont encore mieux en rennes. Ils sont aussi plus utiles, la plupart du temps... Tu pourras partir demain, je te donnerai deux rennes. Léger tire bien, Formitch doit encore apprendre. Il n'est chez nous que depuis l'été. Il voulait lui aussi nous recenser, l'imbécile. Tu ne pourras jamais trapper assez fort... il devrait s'envoler, mais il renâcle, le bureaucrate ! Il n'a jamais travaillé, ne le ménage pas ! »

Vengeance de femme, ou cri de cœur contre le poids de la bureaucratie, il faut lire *La façade* autant pour le plaisir de rire que pour retrouver l'absurde qui dramatisait certaines réalités, tout en leur donnant une dimension universelle. Comme Franz Kafka, Libuše Montikova écrit en allemand et comme lui elle éclaire son époque, sans aucune complaisance, mais, beaucoup moins étanche son œuvre s'adresse au départ à un public beaucoup plus large. Et puis juste en ce moment où se termine la visite au Canada de Havel, le grand écrivain tchèque fraîchement élu président de son pays, c'est peut-être le moment de lire son roman pour mieux analyser les enjeux qu'affronte ce pays de l'Europe centrale.

## Pas un roman de blanc sur l'Afrique

### LA PUISSANCE DE L'ANGE

Bryce Courtenay  
Presses de la Renaissance  
Paris, 1990, 556 pages

### MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

On a beau dire, des parents, une famille, c'est bien encombrant.

A-t-on jamais songé à la liberté inouïe d'un enfant de six ans, mis dans un train qui prend deux jours pour le ramener du pensionnat à la maison ?

Le pensionnat ? Parlons-en. C'est l'antichambre de l'enfer, et certains jours, ça va même un peu au-delà. C'est plein de nazis en culottes courtes qui terrorisent notre héros, le petit Peekay, et s'excitent en entendant les exploits du pantin Hitler qui leur parviennent de la lointaine Europe. Nous sommes en Afrique du Sud où, comme l'auteur le fait remarquer, s'affrontent « deux tribus blanches », les Anglais et les Afrikaners.

Un roman de Blancs sur l'Afrique que *La Puissance de l'Ange* ? Pas tout à fait et que les catégories sont donc une chose ennuyeuse ! On a connu en littérature de ces petits bonshommes — des vieillards déjà — dotés d'une lucidité effrayante et qui évoluent au milieu d'adultes, parfois féroces, mais bêtes le plus souvent. Günter Grass donne au petit Oscar une voix stridente qui brise le verre et les nazis — tiens ! encore des nazis ! — applaudissent. Le petit Peekay pour sa part, apprend la boxe et le latin, la botanique et les langues africaines, la philosophie et l'art de passer le tabac en contrebande. Il a

pour amis un contrôleur de train, champion d'Afrique du Sud des poids welter ; un vieux professeur tout à la fois allemand, musicien, ivrogne et auteur d'un traité sur les cactus ; une jolie maîtresse d'école érudite qui se peint les ongles en rouge ; et les Noirs, toutes tribus confondues, pour qui il incarne l'esprit de l'Afrique : l'Ange Têtard est son surnom.

Pendant presque six cents pages, Peekay connaît toutes sortes d'aventures. Bryce Courtenay est souvent ironique et il n'ennuie jamais. Sous ses dehors d'agréable divertissement, son roman va peut-être plus loin. Cette diversité en effet — influences, amitiés, milieux de vie — finit par donner une formidable leçon de tolérance. Elle renvoie à une vision globale de l'individu que n'aurait pas désavouée la Renaissance dont on s'inspire au demeurant, dans ce pensionnat huppé où Peekay se retrouve un jour.

Nous sommes pendant la guerre. Pour le moment, on peut encore tabasser les Noirs sans qu'ils ne songent à protester. Les petites esclaves de la maison dorment au pied de la cheminée et le matin, « les domestiques arrivaient des bidonvilles noirs cachés derrière l'épéron de l'un des contreforts pour préparer le petit déjeuner des Blancs. » Ce petit matin tranquille en Afrique du Sud, est un des derniers. Un jour, terrible transgression, Peekay affronte un Noir à la boxe, dans son village. Un jour, il existe des cours du samedi pour apprendre à lire aux Noirs et c'est Peekay qui les donne. On peut reprocher à Bryce Courtenay le symbolisme un peu trop appuyé de son roman, mais peut-on lui reprocher d'être généreux ?

## Cité des anges ou Bangkok est un pays

### LE BOUDDHA DERRIÈRE LA PALISSADE

Cees Nootboom  
traduit du néerlandais  
par Philippe Noble  
Arles, Actes sud  
coll. « Terres d'aventure »  
1989, 59 pages

### JACQUES CROUSSET

Pour qui fréquente les librairies, un détail frappe : l'abondance des titres publiés par Actes sud.

Littérature, théâtre, philo, analyse de texte, tout, en effet, y passe. Et rares sont, dans le tas, les erreurs de parcours. Grâce à Actes sud, on a pu connaître des auteurs, comme Nina Berberova ou Maria Messina, qui autrement seraient restés enfouis dans les limbes.

L'année dernière encore, pour ne pas être en reste, on inaugurerait, de concert avec une grande agence de voyage parisienne, une nouvelle collection consacrée au voyage : « Terres d'aventure ». Dans cette collection ont déjà défilé de grands noms, grands voyageurs par surcroît devant l'Éternel, tels Isabelle Eberhardt, Alan Booth, John Steinbeck. Le dernier en date de ces grands nomades s'appelle Cees Nootboom. Cees Nootboom est un écrivain néerlandais né en 1933. Auteur de plusieurs romans, dont quelques-uns ont déjà été traduits en français, il est très connu chez lui en Hollande et de plus en plus sa réputation franchit les frontières. Et pour cause : c'est un excellent écrivain qui dépasse, et de loin, les soi-disant génies qui inondent le marché.

De Nootboom, je connais-

sais déjà quelques textes, dont *Mokusei !* et *Le Chant de l'être et du paraître*, également publiés chez Actes sud. *Mokusei* racontait, un peu à la mode Wim Wenders, une histoire se passant au Japon. *Le Chant de l'être et du paraître* était une métaphore — très réussie — sur les difficultés de l'écriture. Avec *Le Bouddha derrière la palissade*, on franchit une autre étape. *Le Bouddha derrière la palissade* est le récit, très court, d'un voyage effectué par Nootboom en Thaïlande, il y a quelques années. Il met en scène une ville, une seule, Bangkok.

Bangkok, comme le dit Nootboom, est un pays. Un immense pays avec ses cinq millions d'habitants s'empilant en bordure d'une multitude de canaux. Il nous le décrit minutieusement, entre autres ses « deux à trois cent mille femmes travaillent dans ses 97 night-clubs, ses 119 instituts de massage, ses salons de thé, ses 248 bordels interdits mais parfaitement trouvaux et ses 394 restaurants-discothèques ». Bangkok en thaï signifie, ironie du sort, Cité des anges !

Mais ce qui plus que tout a attiré Nootboom à Bangkok, c'est Bouddha. Bouddha qu'il voit à l'oeuvre partout : dans les gestes tout en grâce de danseuses publiques, dans le son d'une musique enchantée s'élevant derrière une palissade, dans le regard moiré de ses interlocuteurs, dans les temples au bord de l'eau qui se refusent à livrer leurs secrets, etc. Avec Nootboom, qui n'est pas un voyageur comme tout le monde, on pénètre dans un monde isolé, insolite mais, aussi et surtout, rempli de paradoxes. À lire à tout prix.

## Villes de rêve

### LE ROMAN D'OXFORD

Javier Marias  
traduit de l'espagnol  
par Anne-Marie  
et Alain Keruzoré  
Paris, Rivages, 1989, 239 p.

### RÉJANE BOUGÉ

Il y a les voyages immobiles et tous les autres, les vrais, avec décalage horaire, fatigue garantie.

Les voyageurs intrépides jumellent les deux. En fait, la pratique est à ce point courante que la compagnie aérienne espagnole Iberia offrait, l'an dernier, des livres à sa clientèle. Ainsi, ses passagers de première classe et classes affaires ont pu lire certains « classiques » parmi lesquels Juan Benet. L'idée fait sourire. La « région » de Benet, là où il file à ras de terre, découverte à plus de 5 000 mètres d'altitude... ou une nouvelle définition de l'esprit sportif ! Pour les lecteurs francophones, pas besoin de se rendre à Barcelone en 92. Confortablement installés dans leur salon, ils peuvent d'ores et déjà se perdre dans la topographie hyperréaliste d'un Benet, dans les contes un peu pervers de Javier Tomeo ou dans la suite des aventures du Pepe Carvalho de Montalban... Avec ou sans Iberia, la littérature espagnole a le vent dans les voiles.

N'en déplaise à quiconque, les personnages de Javier Marias préfèrent le train. De là on rêve mieux qu'ailleurs en épiant à l'aise ses voisins. En avalant le paysage, on a parfois même l'impression d'avaler quelque chose de plus substantiel. Côte à côte, s'y retrouvent changeurs d'opéra, banquiers, professeurs, le monde que l'on a pu découvrir dans les deux romans traduits jusqu'à ce jour de ce jeune auteur. Il aura fallu ces deux romans pour constater également que le fils de Julian Marias, philosophe célèbre interdit sous le franquisme, écrit sous in-

fluence : celle des villes où le train s'arrête. Madrid dans *L'Homme sentimental*, une ville où « les regards limpides n'existent pas » et où « le rêve est exclu ». Jugement sévère quand on sait que ses récits empruntent les contours flous de ce dernier. Oxford, « conservée dans le sirup », sera tout aussi inhospitalière. Voilà « une des villes au monde où l'on travaille le moins », dit le jeune professeur de littérature espagnole proposé comme narrateur. Au milieu de tous ceux qui préparent des traductions définitives, il péroré sur un sujet dont il se fiche éperdument. Dans cet univers décoratif, il se paiera même le luxe, à notre plus grand plaisir, d'inventer une étymologie farfelue. Papiro-tazo ? Allez-y voir !

Le séjour à Oxford aura duré un peu plus de deux ans. Le narrateur insiste : il s'agit d'une perturbation. Jeux de regards lors de dîners officiels, mouvements de jupes, chevilles entraperçues dans le train. Autrement... et bien autrement, il y a sa relation passionnée et passionnante avec sa boîte à ordures, de même qu'une enquête un peu floue autour de certains auteurs anglais, prétexte pour nous livrer cette notion du complément terrifiant comme procédé littéraire. Le narrateur en parle, plutôt légèrement, l'air de ne pas y toucher. On ne se méprend pas longtemps. Les digressions, qui constituent la chair de ce roman, ne sont jamais fortuites. Rien de vraiment étonnant d'en retrouver autant sous la plume d'un spécialiste de Laurence Sterne qui affirme se sentir un orphelin littéraire dans son pays. Que la vie soit ailleurs, parfois juste à côté, on le savait déjà. Marias le rappelle en écrivant dans la marge des événements. En bout de ligne de ce roman/séjour trafiqué par la mémoire, il y a le landau du fils nouveau-né. C'est avec lui qu'il se retrouve sous le soleil de Madrid. C'est là que le train s'est arrêté. Madrid ? Oxford ? Pas le choix : il faut faire la navette. Javier Marias en a rapporté un journal de bord des plus fascinants.

# finalistes

POUR LE PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL

## La Rage

Louis Hamelin



LOUIS HAMELIN

## La Rage

La critique crie au génie!

«Un roman choc d'une rare audace»  
*Le Soleil*  
«Un roman génial»  
*Le Devoir*  
«L'écrivain des années 90»  
*Journal Les Affaires*  
«Un livre troublant, dérangeant, superbe»  
*Le Quotidien*

## LE DOMAINE DES SANS YEUX

JACQUES LAZURE



JACQUES LAZURE

## Le Domaine des Sans Yeux

Un récit sobre et dense sur le thème de la dépossession d'une race. Une histoire d'une grande lucidité.

COLLECTION LITTÉRATURE JEUNESSE  
À PARTIR DE 14 ANS

ÉDITIONS QUÉBEC / AMÉRIQUE

## « Un second roman remarquable »

# LES JARDINS DE L'ENFER

de Francine D'Amour

vib éditeur

LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

194 pages  
14,95 \$

Ce nouveau roman de Francine D'Amour, d'une grâce incomparable dans la littérature québécoise, nous promène dans d'étranges jardins — éden et enfer à la fois — que peuplent des personnages assoiffés d'amour en quête d'absolu.

« Les jardins de l'enfer est un récit vraiment fascinant. Où le factuel importe bien peu... Et comment rendre compte de la richesse de ce style! »

Michel Laurin, *Le Devoir*.  
« L'auteur fait de son livre une chose vivante, vibrante, soutenue par un style qui atteint souvent à la simple splendeur. »

Réginal Martel, *La Presse*



**L** le plaisir des  
**livres**

# Raymond Lévesque: de Moineau à Bozo-les-culottes



Yves  
**DUBÉ**

▲ Les carnets

Au moment de parler du poète ou du chansonnier, au moment d'évoquer l'humoriste, voire le polémiste, au moment de faire face à l'homme Raymond Lévesque, je me sens irrésistiblement porté

à revenir en arrière pour revivre les émotions qu'avait fait naître le comédien, quand il fut Moineau, puis quand il fut Médée. À l'époque, Raymond Lévesque jouait des personnages, croyait-on. En fait, il faisait beaucoup plus que cela : il commençait une longue carrière pendant laquelle il n'aura jamais fini de découvrir les tenants et les aboutissants de notre commune destinée.

D'ailleurs Marcel Dubé l'avait bien senti quand il lui dédicacé sa pièce *Médée* : « Médée, écrivait-il, l'innocent au grand cœur, se profilait sur les murs de tôle des hangars, dont les pas perdus au fil des trottoirs hostiles, oscillaient comme des échasses fra-

giles et maladroites. Son cœur était juché haut et ceux qui s'étaient moqué de lui finirent un jour par avoir la mine basse. » Puis il continuait plus loin : « Médée vit à fond la nécessité primitive de la famille comme dans *Zone*, Moineau assumait jusqu'au bout la fidélité au clan. Et derrière ces deux visages, derrière ces deux personnages, un seul et même homme s'est présenté dans le déroulement de mes récits, un seul et même homme qui avait la tendresse et l'assurance tranquille recherchées pour vivre avec foi et crédibilité leur silencieuse agonie. Il s'appelait Raymond Lévesque ». En parlant du personnage de Médée dont les gamins du quartier se moquent, André Major note : « On rit jaune aussi parce que, si on a besoin d'un bouc émissaire, d'un plus humilié que soi pour se soulager de sa propre humiliation, il reste qu'on s'identifie, même de loin et à l'occasion, à cet idiot de l'Est, à ce prince Mychkine du bas de la ville ». Ce qui est affirmé à propos du personnage ne s'appliquerait-il pas au comédien qui remplissait si naturellement le rôle ?

L'Hexagone vient de publier deux livres de Raymond Lévesque. Le premier, intitulé *Quand les hommes vivront d'amour...*, reprend l'ensemble des meilleures chansons et des plus beaux poèmes de l'auteur. Le second présente sous le titre *Lettres à Éphrem* une série de missives assez courtes à un ami sur tous les sujets de l'heure et cela sur un ton qui allie merveilleusement l'ironie et l'humour à la tendresse

et à l'émotion. Ces publications représentent d'une façon plus que significative les efforts, le travail, le talent et les lignes d'affrontement de Raymond Lévesque.

Parlons d'abord du poète-chansonnier. Il se situe dans la double tradition française (de Rutebeuf à Jehan Rictus) et québécoise (de Jean Narrache à Félix Leclerc). Il ne se soucie pas de suivre à la lettre les règles véritablement de « l'art poétique » mais ses rythmes rejoignent souvent le cœur des masses. Bruno Roy insiste, dans son introduction, sur la simplicité de celui qui, en plus d'avoir connu un succès national et international, a inspiré bon nombre d'interprètes et, parmi eux, quelques uns des plus célèbres des dernières décennies. Il est appréciable qu'on s'en souvienne. J'ajouterai qu'on peut découvrir à la relecture de ces textes des qualités propres à Raymond Lévesque et qu'on a aussi tendance à oublier. En effet, nous pouvons déceler chez lui une volonté d'opposer une conscience active à toutes les lâchetés publiques, un éveil continu à toutes les valeurs fondamentales face à une démission désespérante des pouvoirs en place ou des puissances matérialistes, une sensibilité cosmique au bien-être des humbles à l'encontre de leur écrasement par les oppresseurs de tout acabit, un courage à dénoncer les injustices de tout ordre et de toute secte, une furieuse ferveur de vivre, un authentique élan de tendresse et d'amour. Tout cela fait rarement douze pieds mais risque quand même

de faire sourire, de faire espérer, et quelquefois même, de faire rêver.

« Avez-vous r'marqué  
Sur les trottoirs  
Les petits enfants s'amusement  
Avez-vous r'marqué  
Sur les trottoirs  
Les grands passent et les usent... »

« À ces grands » que nous sommes — ceux-là même qui usent les trottoirs plutôt que de faire comme les enfants et de s'y amuser — Raymond Lévesque fait une série de remarques autant en vers qu'en prose. Il réfléchit tout haut. Éphrem, à qui il écrit, est peut-être un peu son double, ou son lecteur, peu importe. Même si l'auteur nous le présente comme un cultivateur vivant à Sainte-Boulamite, on devine qu'il est un autre personnage d'une longue lignée : le petit frère de Moineau, l'enfant de la sœur de Médée, l'auditeur de Paulo Couture (autre héros d'un récit encore inédit de Raymond Lévesque), le complice de Bozo, l'élève d'un éducateur frustré en mal d'adaptation, le reflet d'un « nobody » forcé de sortir de la masse prolétarienne. Plus que jamais, les propos de l'auteur se font aussi caustiques qu'amoureux. Raymond Lévesque a toujours su nous surprendre par des mots inattendus, des remarques cachant sous des apparences farfelues des vérités premières, des expressions dont le raffinement comique demeure assez unique.

Dans un petit livre de souvenirs intitulé *D'ailleurs et d'ici*, publié chez Leméac en 1986, l'au-

teur nous avait déjà esquissé l'essentiel des grands thèmes dont il a traité dans ses œuvres passées et qu'il entend poursuivre dans celles à venir. Il y a une filiation de l'une à l'autre comme il y a une fidélité à de grandes idées qui lui sont chères dans tout ce qu'il écrit comme dans tout ce qu'il vit, tant dans sa vie personnelle que dans ses activités professionnelles.

Raymond Lévesque est un témoin dérangeant. Déjà vert avant le regroupement des écologistes, toujours conscient malgré les aberrations qui, par moments, semblent vouloir tout emporter avec elles dans l'Absurde, éternellement rêveur puisqu'il semble que le rêve reste la dernière planche de salut tant pour le fou du roi que pour le troubadour, que pour le peuple, il continue de chanter que :

« Quand les hommes vivront d'amour...  
Nous, nous serons morts,  
mon frère... »

Malheureusement, plus nombreux sont ceux qui écoutent que ceux qui comprennent.

Salut, Raymond Lévesque. On vous dira quand même que « vous avez bien mérité de la Patrie », mais saura-t-on jamais jusqu'à quel point cela est vrai ?

**QUAND LES HOMMES VIVRONT D'AMOUR**  
Raymond Lévesque  
L'Hexagone, 1989  
**LETTRES À ÉPHEM**  
L'Hexagone, 1989  
**D'AILLEURS ET D'ICI**  
Leméac, 1986

## Tempête dans une tasse de thé

MARIE-ÉVA DE VILLERS

À notre tempête dans un verre d'eau correspond (of course, my dear) « a storm in a tea cup ».

Nous avons parfois une araignée dans le plafond alors que les anglophones ont des chauves-souris dans le clocher « to have bats in the belfry ».

Ces idiotismes — expressions figées qui appartiennent en propre à une langue — sont généralement issus de l'imagination populaire. En français, il tombe des cordes ou il pleut des hallebardes, en anglais, « it's raining cats and dogs », allez savoir pourquoi. Alors qu'ils remontent leurs chaussettes « to pull your socks up », nous retrouvons nos manches.

Dans toutes les langues, ces expressions imagées sont peuplées d'animaux familiers. En français, le chat a préséance : Si l'on a souvent d'autres chats à fouetter, ils ont d'autres poissons à frirer « to have other fish to fry ». Nous avons parfois un chat dans la gorge, ils ont une grenouille « to have a frog in your throat ». Nous avons l'habitude d'appeler un chat un chat alors que de leur côté, les anglophones appellent une pelle une pelle « to call a spade a spade ».

En commentant les événements regrettables qui opposent francophones et anglophones, un journal titrait récemment « Il faut laisser dormir les chiens qui dorment », calque de « to let sleeping dogs lie » ; en français, on dit plutôt qu'il ne faut pas réveiller le chat qui dort. Chose certaine, il n'est pas question de donner notre langue au chat !

Quand les Français disent qu'ils ne sont pas sortis de l'auberge, les Québécois soupirent qu'ils ne sont pas sortis du bois en s'inspirant de

« we're not out of the wood yet ». Nous ambitionnons sur le pain bénit alors qu'ils charrient dans les bégonias. Ils attendent quelque un d'un pied ferme, nous c'est avec une brique et un fanal. Les Québécois ont du front tout le tour de la tête, les Français ont du toupet ; vous en avez plein le casque, ils en ont ras le bol.

Les Éditions du Seuil ont publié en 1989 trois amusants recueils d'idiotismes magnifiquement illustrés : *Les idiomatics*, français-anglais, français-espagnol et français-allemand. On nous promet pour 1990 *Les idiomatics* français-italien.

Cette juxtaposition des expressions stéréotypées de deux langues ressuscite les métaphores neutralisées par un long usage. En s'attachant au sens littéral des mots, l'illustrateur Nestor Salas décape les idiotismes de leur banalité et redonne à ces expressions qui avaient perdu la faculté de nous étonner tout leur pouvoir d'évocation.

Pour décrire la volte-face de nouveau député de Chambly, les Anglais pourraient se demander s'il a changé de couleur « to change your colors », les Français s'il a retourné sa veste et nous, s'il a tourné son capot de bord.

Mais la politique, ce n'est peut-être pas votre tasse de thé !

NDLR: Les lecteurs sont invités à faire part de leurs commentaires, de leurs critiques et de leurs suggestions à l'auteur de cette chronique. La correspondance doit être adressée au *Plaisir des mots*, aux soins du DEVOIR, 211 rue Saint-Sacrement, Montréal, H2Y 1X1.

## David Plante

# Un écrivain franco-américain à la recherche d'une « culture invisible »

JEAN ROYER

David Plante est venu à Montréal dans l'espoir de stimuler son imagination et sa mémoire d'écrivain.

Mais il est dépaycé : le Québec de son père, tout comme la paroisse franco-américaine de son enfance, a disparu. Pourtant, le romancier s'entête à vouloir chercher les signes de ce qu'il appelle sa « culture invisible ». Ainsi reste-t-il, avec Jack Kerouac, connu surtout comme *beatnik*, André Dubuc du Massachusetts et Claude Theroux, résidant à Londres comme lui, un des rares écrivains de la culture franco-américaine.

L'homme a du charme et s'aime facilement quand il évoque son passé ou ses rêves d'écrivain. Il parle un français assez correct, teinté d'un accent *british*. J'ai vraiment l'impression de rencontrer un cousin lointain qui, ignorant tout du Québec moderne, est curieux d'en parcourir la culture et la littérature.

Né en 1940 à Providence, dans le Rhode Island, de parents d'origines québécoise, indienne et acadienne, David Plante a étudié le français à Louvain en 1959, puis a vécu à New York et Bos-

ton avant d'adopter Londres en 1966. Il a publié une dizaine de livres chez des éditeurs britanniques et américains. Il est aujourd'hui un écrivain très connu, par le succès d'une trilogie autobiographique dont le premier roman, *Le Sixième Fils* (*The Family*), vient de paraître en France chez Bernard Coutaz et est distribué en librairie au Québec. Il a aussi publié un autre titre en français, *La Nuit des corps*, chez Gallimard.

Écrivain en résidence dans une université new-yorkaise cet automne, David Plante passe l'hiver au Québec comme animateur invité de l'atelier d'écriture de l'Université du Québec à Montréal (UQAM). Il redécouvre la langue québécoise qu'il a complètement oubliée et se sent véritablement étranger dans ce Québec d'après la Révolution tranquille, qui a balayé la paroisse catholique et le terreau de sa culture franco-américaine.

Son roman *Le Sixième Fils* est entièrement autobiographique. Il raconte l'épopée de la famille Francoeur. Dans la société franco-américaine de l'après-guerre, sous la férule du curé de la paroisse, on parle québécois et l'on pratique un catholicisme de soumission et de silence. Mais le rêve américain rongé l'unité familiale.

Daniel, le sixième fils de Jim (qui était né à Saint-Barthélemi

près de Trois-Rivières), et de Reena, sa mère d'origine acadienne, prend à son compte le récit d'un humble quotidien, farouchement attaché à ce catholicisme de paroisse et à ce silence d'une culture refermée sur elle-même. Il sourd alors, à la lecture de ce roman sombre, une litanie de détails qui composent un *blues* étonnant, émouvant, inoubliable.

Le narrateur du roman de David Plante pourrait être un personnage de Victor-Lévy Beaulieu ou même, par l'inventaire qu'il fait de son quotidien, un poète acadien moderne. Par ailleurs, cette plainte franco-américaine ressemble étrangement au Québec des années duplessistes. En même temps, cette misère de l'âme rejoint toutes les majorités silencieuses du monde.

J'ai vécu durant toute ma jeunesse une culture plutôt québécoise, dans ma famille et dans la paroisse franco-américaine où le curé ne connaissait que la langue québécoise. Ma grand-mère a souvent dit à mes parents : ne la laissez pas perdre la langue. Nous étions sept fils. Aujourd'hui, je suis le seul qui parle encore français.

La langue québécoise, même si j'en ai oublié presque toutes les expressions, m'influence encore. Le québécois était ma première langue. Aujourd'hui, j'écris en anglais comme dans une langue seconde. Ce qui me donne conscience de la manière dont j'écris et je crois que c'est mieux ainsi.

Il est difficile de dire pourquoi on devient écrivain. Peut-être pour se découvrir une identité, oui. Mes premiers livres, cependant, je les ai écrits pour échapper à cette culture réglée par la religion, sans vie, sans esprit et imposée. Aujourd'hui, je cherche, au contraire, à saisir le sens de cet héritage. J'essaie de trouver en écrivant les racines de la famille franco-américaine. Usant seulement de mon imagination et de mes expériences personnelles.

Mon livre, *Le Sixième Fils*, révèle les secrets de la famille. Pourtant, ni mes parents ni mes frères ne se sont élevés contre cette idée d'en écrire un roman. Ils acceptent des choses que je n'aurais jamais pensé qu'ils accepteraient. Avec générosité. Ils sont même émus. C'est une race très étrange que celle des franco-américains. Une race avec une culture invisible. On a besoin de trouver les signes de cette culture. Quand on lit la littérature juive d'Amérique, ou les littératures italienne et irlandaise des États-Unis, on comprend des choses de ces cultures. Mais on ne sait pas grand-chose de cette culture des Franco-américains.

Qu'est-ce qu'ils pensent ? A quoi croient-ils ? Quelles sont leurs émotions profondes ? C'est un mystère et c'est à découvrir.

On m'accuse, aux États-Unis, parmi les Franco-américains, d'écrire des romans assez ténébreux. Mais ce n'est pas une culture très légère, après trois cents ans dans la forêt. De plus, c'est une culture pénétrée par la religion — mais une religion très particulière qui, je crois, n'existe pas ailleurs. Cependant, même avec Monsieur le Curé qui essayait de régler la vie des paroissiens, il y a toujours eu chez les Franco-américains des coureurs de bois et des mariages avec les Indiens.

Le plus frappant de ce catholicisme, c'était le silence. Un silence un peu mystique. Le silence du père, qui est très fort dans la culture québécoise. Le silence de ma grand-mère, qui pouvait durer des heures. Quand mon père rendait visite à sa mère, ce n'était pas pour discuter mais pour rester en silence ensemble. Je trouvais très étranges ces scènes auxquelles j'assistais enfant.

Je pensais que c'étaient les autres cultures qui étaient riches en images. Par exemple, l'Italie avec les palmiers dans le soleil ou le citron sur une assiette. Mais quand je suis en Italie et que me revient l'image de ma mère qui se peignait de façon très particulière, le samedi soir, avec un peigne dans un verre d'eau sur la table de la cuisine, ces détails deviennent très étranges et très riches avec la distance.

Car j'aime écrire concentré sur les détails. Je les découvre comme dans le noir. J'essaie d'imaginer la cuisine de la maison de mon enfance, les tasses, les cuillers, les fourchettes. Je les vois comme s'ils existaient dans le noir. Ainsi les détails deviennent plus prononcés et plus intenses.

Si on pense à son imagination, on se demande comment et pourquoi elle fonctionne comme cela ? C'est à cause de ma culture. Ma vision vient de ma culture. Et quand on respecte sa culture, on y trouve de plus en plus de richesse. C'est cette richesse qui inspire la littérature. Je suis chanceux parce que la culture franco-américaine n'est pas très connue. Peu d'écrivains en ont identifié les signes. Elle reste à découvrir. C'est une culture invisible. Ou presque.



## VIENT DE PARAÎTRE

### FÉMINITÉ DU PEUPLE DE DIEU

Gilberte Baril  
256 pages • 13,95\$

Cet ouvrage présente une réflexion ecclésiologique axée sur le caractère «féminin» du Peuple de Dieu. L'auteure le fait en cherchant à retrouver les richesses théologiques et les pratiques contenues dans la symbolisation sponsale et maternelle de ce Peuple que Dieu s'est donné pour être son partenaire fidèle et actif. Nous reprendrons ainsi contact avec cette façon vitale d'aborder le mystère ecclésiologique à un profondément marqué la pensée du premier millénaire chrétien et qui inspire encore aujourd'hui notre vision de l'Eglise.



### QUI AIME CONNAÎT DIEU

Vivre l'expérience de Dieu  
Edmond Robillard  
176 pages • 11,95\$

Après quarante ans d'enseignement de la théologie, le Père Robillard considère toujours actuel le champ de réflexion qui a fait l'objet de ses thèses de licence et de doctorat: «les missions divines et l'expérience mystique». Il livre dans cet ouvrage les fruits de cette recherche pour le bénéfice des âmes assoiffées du désir de voir Dieu.



### LA PLUS JEUNE DES PROPHÈTES

Jacinthe de Fatima  
Christopher Rengers  
176 pages • 13,95\$

Le 20 février 1920 mourait, à l'âge de dix ans, Jacinthe Marto, la plus jeune des trois enfants qui à Fatima furent les porte-parole du message de Marie au monde. Sa courte vie est racontée ici avec charme et simplicité. Son héroïque sainteté peut servir d'inspiration à tous ceux et celles qui liront ce livre.



ÉDITIONS PAULINES

3965, boul. Henri-Bourassa Est  
Montréal, QC, H1H 1L1  
Tél.: (514) 322-7341  
Télécopieur: (514) 322-4281

## «Le Pendule de Foucault» Le nouveau roman d'Umberto Eco est arrivé



Prix ord.  
29,95\$  
Notre prix  
24,95\$

650 000 exemplaires vendus en un an en Italie. 100 000 exemplaires vendus en 3 jours en Espagne. Sorties spectaculaires aux États-Unis et en Allemagne. Voici l'étonnant palmarès du «Pendule de Foucault», le nouveau livre d'Umberto Eco. Cette formidable histoire mène le lecteur à travers les continents, des Templiers à nos jours en passant par la Kabbale et les Frans-Maçons, dans un mouvement de pendule hallucinant.

SERVICE COURTOIS ET PROFESSIONNEL

le Parchemin

Mezzanine, station Berri-Uqam, Montréal — 845-5243 — librairie agréée